

**Nicolas I. Boukharine**

**Sur la révolution mondiale, notre  
pays, la culture et d'autres choses**

**(Réponse au professeur I. Pavlov).**

1924

**Source** : Article publié dans *Krasnaia nov'*, 1924, n° 1 et n° 2. Repris dans le recueil *Ataka*, 1924, p. 171-215.

Traduction de travail.

## Sur la révolution mondiale, notre pays, la culture et d'autres choses<sup>1</sup> (Réponse au professeur I. Pavlov).

L'académicien *I. Pavlov* est l'un des plus grands scientifiques russes. Son nom est connu dans le monde entier. Il a créé toute une direction, toute une école dans le domaine de la physiologie. Les plus grands services qu'il a rendus à l'humanité sont incontestables. Ils sont particulièrement incontestables pour nous, marxistes. Car il apparaît que le professeur Pavlov, qui est apparemment terriblement éloigné de la classe ouvrière sur le plan politique, travaille avant tout pour la classe ouvrière. Sa doctrine des réflexes conditionnés apporte de l'eau au moulin du *matérialisme*<sup>2</sup>. Et les premières voies méthodologiques et les résultats des recherches du professeur Pavlov sont des outils de base de l'idéologie matérialiste. Et le matérialisme, à notre époque, en général, est la vision du monde du prolétariat. Ce n'est pas le lieu d'expliquer pourquoi cela s'est produit. Nous ne faisons que constater ce fait. Tandis que la bourgeoisie, remplie de scepticisme, lève de plus en plus les yeux vers le ciel et que l'idéalisme philosophique se répand comme une tache d'huile sur toute la surface de la conscience bourgeoise, la science bourgeoise dans son ensemble connaît un processus similaire. Ici aussi, le mysticisme fait son nid. Le néo-vitalisme, la critique du darwinisme, la téléologie, le relativisme absolu, le logisme [*sic*] pur et toutes sortes d'autres « ismes » de la pire espèce se répandent rapidement parmi les naturalistes. Si, chez nous, le « savant » Père *Florensky* a essayé de prouver l'existence de Dieu à l'aide de formules mathématiques et de calculs astronomiques, les mêmes phénomènes ont le caractère d'une véritable épidémie dans la science de l'Europe occidentale. Cette science s'est aujourd'hui rapprochée de la position d'un certain *Merezhkovsky*, qui se plonge dans l'assyrologie pour en déduire les « grands cycles » du calendrier apocalyptique, pour prédire la fin du monde et, avec *M. Berdyaev*, pour avoir, comme le disait Nietzsche, « un peu de plaisir pour le jour et un peu de plaisir pour la nuit », qualifiant la révolution bolchevique d'avènement de la « Bête » et le régime soviétique de « satanocratie ». Mysticisme ou, au mieux, scepticisme sénile avec un refrain constant sur

---

1 · Journal *Krasnaya Novya* de 1924, livres 1 et 2.

2 · L'auteur de ces lignes, qui a exposé la dialectique du matérialisme du point de vue de l'équilibre, est particulièrement heureux de noter les déclarations suivantes du professeur I. Pavlov : « Qu'est-ce que le fait de l'adaptation ? - Rien [...] si ce n'est la connexion exacte des éléments d'un système complexe entre eux et de l'ensemble de ce système avec l'environnement. Or, c'est exactement la même chose que l'on peut observer dans n'importe quel corps mort. Prenons un corps chimique stratifié. C'est un corps composé d'atomes individuels et de groupes d'atomes entre eux et de l'ensemble de leur complexe avec les conditions environnantes. De la même manière, la complexité grandiose des organismes supérieurs et inférieurs n'existe en tant que tout que tant que tous ses composants sont finement et précisément connectés et équilibrés les uns avec les autres et avec les conditions environnantes. L'analyse de l'équilibre du système est la tâche principale et le but de la recherche physiologique ». Acad. I. Pavlov, *20 ans d'expérience*, etc. 14 -15. Voir notre *Théorie du matérialisme historique*.

la fragilité de toutes les choses terrestres - telles sont les principales caractéristiques de la pensée scientifique moderne de l'Europe occidentale. Il est donc tout à fait compréhensible que, dans notre milieu marxiste, nous ayons et continuions à avoir du respect pour tout scientifique qui s'oppose courageusement au courant mystique obscur. Nous le répétons : un tel scientifique, quelles que soient ses intentions subtiles, travaille pour la même cause que nous, marxistes révolutionnaires. Et c'est à ce genre de scientifiques que le professeur Pavlov appartient.

Mais il y a aussi des taches dans le soleil. Et ces taches prennent une valeur très, très honorable dès que des spécialistes des sciences naturelles comme l'Académicien Pavlov, se saisissent d'un cas qu'ils - que l'auteur de la théorie des réflexes conditionnés me pardonne - *ne connaissent tout simplement pas*. Et c'est exactement ce qui s'est passé avec l'Académicien Pavlov qui, dans sa conférence introductive, s'est lancé dans la critique du marxisme, de notre Parti en particulier, et surtout de l'auteur de ces lignes.

Le Prof. Pavlov proteste contre la destruction des valeurs culturelles et scientifiques par des communistes ignorants. « Ne vous occupez pas de ce que vous ne comprenez pas », telle est la “morale” de base de notre critique. Nous en reparlerons plus loin. Néanmoins, nous remarquons d'ores et déjà que les sciences *sociales* sont aussi des *sciences*. Elles doivent être connues. Et c'est cette connaissance que le professeur Pavlov n'a pas. C'est pourquoi il tombe dans une telle naïveté à l'égard des questions sociales comme, par exemple, ce serait le cas en sciences naturelles avec la défense du point de vue linnéen ou d'une quelconque théorie du phlogiston.

## **1. La philosophie de la liberté scientifique et la théorie de l'académicien Pavlov.**

La considération la plus générale que le professeur Pavlov nous oppose est celle du caractère dogmatique du marxisme. « Le dogmatisme du marxisme ou du parti communiste [...] est un pur dogmatisme, parce qu'ils (les communistes *N. B.*) ont décidé que c'est la vérité ; ils ne veulent rien savoir d'autre, (ils *N. B.*) en sont toujours au même point »<sup>3</sup>.

Or, « science et dogmatisme sont absolument incompatibles. Science et libre critique sont synonymes ; et le dogmatisme n'est pas une option... Combien de vérités dures y a-t-il eu ? Prenons l'exemple de l'indivisibilité de l'atome. Des années ont passé et il n'en reste rien. Et la science est pleine de ces exemples ».

C'est pourquoi le professeur Pavlov, s'adressant à ses auditeurs, leur donne une directive correspondante :

« Si vous traitez la science correctement, si vous apprenez à la connaître à fond, alors, bien que vous soyez communistes, « rabfaks », etc., vous reconnaîtrez que le marxisme et le communisme ne sont pas du tout la vérité absolue, mais l'une des théories dans lesquelles il y a

---

3 Nous disposons d'une transcription de la conférence du professeur Pavlov, apparemment non corrigée. C'est pourquoi nous permettons d'insérer entre parenthèses des mots stylistiquement nécessaires qui, bien entendu, ne portent en rien atteinte au sens.

peut-être une part de vérité, et peut-être pas de vérité. Et vous regarderez toute la vie d'un point de vue libre, et non d'un point de vue asservi ».

C'est sur cet appel à la liberté que se termine la conférence « publique » du physiologiste Pavlov, qui ne veut pas être, comme il le dit, une "sèche savante" [[ученым сухарем](#)].

Examinons cette position, la plus abstraite, presque « philosophique », de l'académicien Pavlov.

Tout d'abord, que signifie regarder d'un point de vue « libre » et non d'un point de vue « asservi » ? Il ne faut pas être naïf. Nous savons quel tour de passe-passe est fait avec le *mot* « liberté » dans le domaine de la politique. Mais dans le domaine scientifique et même philosophique, il y a aussi un tel jeu. En effet, Messieurs Berdyaev, Merezhkovsky et autres protestent contre les « chaînes de la raison ». Tout le monde sait que les écoles mystiques les plus diverses considèrent les *lois de la nature* comme un esclavage et la connaissance rationnelle, par opposition à l'intuition, comme le travail d'un bagnard qui pue la sueur : après tout, certains d'entre eux (par exemple Boulgakov dans sa *Philosophie de l'économie*) ont convenu que le monde empirique tout entier n'est qu'une « enveloppe du monde pécheur », où la liberté est impossible en vertu de la logique même des choses immanentes à ce monde pécheur... Le professeur Pavlov partage-t-il cette vision de la « liberté » ?

Certainement pas. Cela contredirait l'essence même de ses conceptions naturalistes. Et en même temps, il n'a pas réfléchi à ses dispositions sur le « point de vue libre » au point que des conclusions « irrationnelles » en découlent directement.

En effet, qu'entend Pavlov par « point de vue libre » ? Évidemment, l'absence de point de vue. Tout point de vue est un point de départ « contraignant ». Puisque vous avez un certain point de vue, on peut toujours vous accuser d'être son « esclave », d'être son « captif », d'être « asservi », et ainsi de suite.

Mais ce qui est amusant dans tout cet abracadabra, c'est qu'il ne peut y avoir d'absence totale de point de vue. Que signifie, par exemple, « point de vue libre » en mécanique ? Celle-ci fonctionne avec toute une série de notions que vous devez *volens-nolens* utiliser. Dans quel sens les utilisez-vous ? E. Mach a fait une analyse critique de ces concepts. A-t-il raison ou tort ? Toute science parle de « lois ». Mais ces lois sont-elles un lien objectif entre les phénomènes ou un produit de notre raison ordonnatrice qui, à la manière d'un maître, selon Kant, établit un « ordre des choses » du cosmos à partir du chaos ? Tout concept de toute science peut être examiné à la loupe. Que doit faire un « vrai » scientifique selon Pavlov ? Ne penser à rien ? Mais cela aussi serait un « point de vue », et le pire possible : ce serait le point de vue du béotien en science. Ce serait le pire des dogmatismes, car il prend pour argent comptant toutes les notions établies et les exploite avec l'air innocent d'un sauvage.

Un point de vue, et un point de vue précis, est donc nécessaire pour tout scientifique qui ne veut pas se promener en robe de chambre idéologique et avec des chaussons à bout de souffle.

Maintenant, que doit faire un scientifique qui a adopté un certain point de vue, qui ose « avoir son propre jugement » et qui considère que ce « jugement » est le plus correct, la meilleure de toutes les solutions disponibles à un problème ? Que doit faire une personne qui navigue sur l'océan illimité de la connaissance non pas « sans gouvernail et sans vent », mais

qui est guidée par un point de vue qui a été testé et comparé de manière critique à d'autres théories, pour le bien de la progression de la science ?

Il défendra ce point de vue, il se battra pour lui. Après tout, la science connaît ses combattants. De telles personnes ont fait avancer la cause de la science ; elles ont été ce ferment social utile qui a permis la progression de la connaissance scientifique, elles n'ont pas du tout été des philistins effrayés par un quelconque point de vue. Ce sont ces philistins qui sont le plus souvent des compilateurs, des éclectiques par excellence.

Et il nous apparaît clairement que dans ses arguments sur l' « asservissement » et la « liberté », le professeur Pavlov se diffame lui-même en vain. En effet. Prenons son recueil : « Vingt ans d'expérience dans l'étude objective de l'activité nerveuse supérieure des animaux ». Il suffit de lire ce livre pour se rendre compte que son auteur « avec une grande persévérance » « touche un point ». Or, c'est précisément le mérite de l'œuvre du professeur Pavlov que d'avoir « touché » ce « point ». N'est-ce pas, notre honorable adversaire ?

Avec quel zèle l'Acad. Pavlov défend ce point de vue même dans les études de laboratoire, nous le voyons dans les déclarations de l'auteur de la théorie des réflexes conditionnés lui-même. Il écrit en effet : « Nous nous sommes absolument interdits (une amende a même été infligée au laboratoire) d'utiliser des expressions psychologiques telles que : « le chien "a deviné", "a voulu", "a souhaité", "a désiré", etc... »<sup>4</sup>.

Il est vrai que les marxistes, les « communistes » et les « rabfaks » n'ont pas encore introduit de sanction pour, par exemple, l'utilisation d'expressions anthropomorphiques, téléologiques ou idéalistes. Mais ils auraient certainement justifié la « dictature du rouble » de laboratoire que les Pavloviens ont instaurée dans leurs expériences au nom de la science.

Mais comment tout cela s'articule-t-il avec les attaques du professeur contre le point de vue « asservissant » ? Pour un petit enfant, il est clair que la pratique scientifique de Pavlov lui-même est en contradiction flagrante et criante avec ses propos sur la « liberté » et la « servitude ».

Que ferait l'Acad. Pavlov, si son critique, prenant la noble pose du défenseur et du chevalier de la belle dame Liberté, avait jeté à la figure du célèbre scientifique la tirade suivante :

« Le dogmatisme de la théorie des réflexes conditionnés ou des partisans du professeur Pavlov [...] est un pur dogmatisme, car ils ont décidé qu'ils détenaient la vérité ; ils ne veulent rien savoir d'autre (par exemple, ils n'écoutent pas du tout les vitalistes), ils se tiennent constamment au même point et s'ennuient à mourir avec leurs glandes salivaires. La science et le dogmatisme, quant à eux, sont des choses totalement incompatibles..... Combien de vérités dures y a-t-il eu ? Prenons par exemple l'indivisibilité de l'atome », etc.

Et qu'aurait dit le professeur Pavlov si son critique lui avait adressé, ainsi qu'à ses élèves, une exhortation directe, à peu près dans ce style :

---

4 Acad. Pavlov, *Physiologie et psychologie dans l'étude de l'activité nerveuse supérieure des animaux*, op. cit. vol. p. 195.

« Et si vous traitez la science correctement, si vous la connaissez à fond, alors, bien que vous soyez partisans de la théorie des réflexes conditionnés, « pavloviens », etc., vous reconnaîtrez néanmoins que la théorie de Pavlov, la théorie des réflexes conditionnés, n'est pas du tout la vérité absolue, c'est une des théories dans lesquelles, peut-être, il y a une particule de vérité, et peut-être, il n'y a pas de vérité. Et vous regarderez toute votre vie d'un point de vue libre, pas d'un point de vue aussi asservi, et certainement vous ne pénaliserez jamais vos soutiens pour des expressions libres, car le poète a dit : La violence et l'oppression ne sont pas souhaitables pour que Dieu protège la libre pensée. »

Nous ne doutons pas que le professeur Pavlov aurait chassé un tel bavard avec indignation, même s'il portait une grande barbe. Il lui aurait dit : « Ne nous dérange pas dans notre travail, renonce à ton bavardage ».

Et il avait tout à fait raison. L'utilisation philistine et non critique des mots est parfois très dangereuse. L'inoubliable Kozma Prutkov<sup>5</sup> a écrit : « Beaucoup de gens sont comme des saucisses : ce dont ils sont bourrés, c'est ce qu'ils transportent. » [Многие люди подобны колбасам: чем их начиняют, то и носят в себе]. Mais il n'y a pas que les gens qui sont comme des saucisses, il y a aussi beaucoup de boyaux de mots. Nous sommes prêts à lutter de toutes nos forces pour la liberté de la classe ouvrière, pour la liberté vis-à-vis du capital, pour la liberté de développer le rationnel au détriment de l'élémentaire, etc. Mais nous ne sommes nullement en faveur de la libération du capital des chaînes du prolétariat ; nous ne sommes pas en faveur de la libération des chaînes de la raison ; nous ne sommes pas en faveur de la liberté d'un certain point de vue, etc. etc. etc.

C'est ce que le professeur Pavlov doit comprendre. Il a besoin de joindre les deux bouts dans son propre raisonnement. Il doit tirer des conclusions socio-philosophiques à partir de ses propres hypothèses matérialistes. Il doit se débarrasser des vestiges du fétichisme verbal qui le guette encore dès qu'il se penche sur le domaine des sciences sociales.

Il doit comprendre ce que même le libéral Tourgueniev a compris il y a de nombreuses années.

Dans les *Poèmes en prose*, il y a un passage remarquable :

#### *Une règle mondaine*

« Si vous voulez faire un bon coup et nuire à votre adversaire, me disait un vieil homme rusé, reprochez-lui la faute ou le vice que vous vous reprochez à vous-même. S'indigner... et réprimandez !

D'abord, cela fera croire aux autres que vous n'avez pas ce vice.

Deuxièmement, votre ressentiment peut même être sincère... Vous pouvez profiter de votre propre conscience.

---

5 [Ce personnage fictif est le pseudonyme d'un groupe d'auteurs (Alexandre Constantinovitch Tolstoï et trois de ses cousins) qui, pendant les années 1850 et 1860, lui prêtaient des aphorismes et toutes sortes de propos ridicules. On le compare souvent à Bouvard et Pécuchet dans la littérature française – Cf. Wikipédia. Le sens de l'aphorisme utilisé ici nous échappe largement, si quelque lecteur comprend la plaisanterie de Boukharine, la traduction pourrait être améliorée.]

Si, par exemple, vous êtes un renégat, reprochez à votre adversaire de ne pas avoir de convictions !

Si vous êtes vous-même un laquais dans l'âme, dites-lui avec reproche qu'il est un laquais.... un laquais de la civilisation, de l'Europe, du socialisme !

On pourrait même dire : un laquais tout court ! ai-je remarqué.

- Et c'est possible de dire cela aussi », a dit le surnois.

## **2. « L'impartialité de la science », ou le professeur Pavlov contre le professeur Pavlov.**

Le Prof. Pavlov, critiquant ma brochure *Révolution prolétarienne et culture*, fait référence à son objectivité

« Il faut dire, messieurs, dit-il, que j'ai traité la question très consciencieusement..... J'ai l'habitude, lorsque je m'intéresse à quelque chose (quelle qu'elle soit *N. B.*) de lire non pas une fois un livre, mais... plusieurs fois. J'ai lu cette petite brochure trois fois, (lu *N. B.*) avec une attention extrêmement intense et, me semble-t-il... avec toute l'impartialité dont je suis capable. Vous vous rendez compte que j'ai passé toute ma vie, un demi-siècle, dans le laboratoire, dans le laboratoire expérimental. Que j'ai testé mon impartialité tous les jours, dans toutes mes réflexions. En premier lieu... En second lieu, (ce sont mes mots. *N. B.*) mon impartialité ; parce que toujours la réalité devait décider si j'avais raison ou tort. La réalité ne peut être trompeuse d'aucune manière ».

Cette approche permet déjà de voir à quel point la question posée par le professeur Pavlov est naïve. Mendeleïev était un chimiste célèbre, mais personne n'oserait prétendre qu'il était « impartial » à l'égard de l'autocratie et qu'il n'avait aucun penchant pour le protectionnisme dans le domaine de la politique économique. Newton était un scientifique brillant, mais il ne se caractérisait guère par son impartialité à l'égard de l'Apocalypse. William Crookes était un astrophysicien reconnu et un expérimentateur hors pair, mais tout le monde connaissait son penchant pour le spiritualisme. Cette « réalité » peut-elle être mensongère ?

Et le professeur Pavlov se contredit lorsqu'il parle de lui-même. Car voici comment, selon ses propres dires, il appréhende la réalité sociale :

« Ma vie, dit-il, est extrêmement simple : je connais mon appartement, mon laboratoire, je ne vois absolument personne et rien, donc je n'ai pas de vie en général. Il n'est guère possible (de se faire une idée de la vie à partir des journaux actuels - *N.B.*) : ils sont trop partiels, et je ne les lis pas ».

Et le professeur Pavlov lit donc nos livres et les critique ensuite « en toute impartialité ».

Prenons les choses « à la racine ». Le Prof. Pavlov ne lit pas les journaux « actuels », parce qu'ils sont partiels. Mais le professeur Pavlov avait l'habitude de lire des journaux (pas des journaux « actuels », bien sûr). Par conséquent, il les lisait parce qu'ils étaient, dans l'ensemble, impartiaux ou, pour mieux dire et avec plus de prudence, beaucoup moins partiels que les journaux « actuels ». Cela découle inexorablement de la déclaration du professeur Pavlov sur les méthodes qu'il a utilisées pour se familiariser avec la vie sociale.

Nous allons maintenant interroger le professeur Pavlov : les anciens journaux qui, pendant la guerre, ont écrit sur ses objectifs, étaient-ils impartiaux ? Les mensonges de Gaurisankar<sup>6</sup> sur la liberté, la civilisation, l'autodétermination des petites nations, la croix - Sainte-Sophie, etc., etc., dont les « anciens journaux » étaient remplis, apparaissent-ils encore aujourd'hui à Pavlov, même à la lumière de la « paix » de l'après-Versailles, comme une vérité sacrée et impartiale ? Ou s'agit-il d'une réalité qui peut être trompeuse ?

Se pourrait-il que les journaux d'après la révolution de février aient été impartiaux ? Au moment où ils proclamaient que Lénine était un espion allemand ? À l'époque où ils faisaient l'éloge de Kornilov ?

Après tout, il faut que le professeur Pavlov se rende à l'évidence, qu'il soit honnête avec lui-même, qu'il se rende compte de la réalité. Il ne voit pas « impartialement » la « partialité » des journaux bourgeois pour la bourgeoisie, mais il est extrêmement dégoûté par la « partialité » des journaux « actuels » pour la classe ouvrière. C'est ainsi que la question se pose réellement, et pas autrement.

Mais si le professeur Pavlov a cette « impartialité » à l'égard de nos journaux, il doit avoir la même attitude à l'égard de nos livres ou de nos pamphlets. Ce n'est que par une incohérence de pensée que l'on peut s'expliquer la « méthodologie » des efforts du professeur Pavlov pour approcher la solution des problèmes sociaux, alors qu'il ne lit pas les journaux, mais les articles des personnes qui dirigent ces journaux. Il est clair que la « fausse perception » est ici donnée à l'avance.

Il est caractéristique que le professeur Pavlov parvienne parfois à la formulation correcte d'une question, mais seulement lorsque cette question est prise dans un contexte logique complètement différent. Par exemple, il effraie les « communistes et les travailleurs esclaves » avec les horreurs de la guerre civile en Europe et fait en même temps référence à la configuration des forces sociales, une référence qui, en soi, est éminemment correcte.

Il écrit :

« Dans le cas d'une guerre civile, cela (la mobilisation militaire des partis, *NB*) passerait à travers toute la nation. S'il s'avérait qu'il y avait plus de masse matérielle du côté de la révolution, combien d'intelligence, de connaissances, etc. se trouveraient de l'autre côté ? »

Beaucoup d'intelligence et beaucoup de connaissances. Sur ce point, nous sommes d'accord avec l'Acad. Pavlov. Mais ne voit-il pas qu'avec cette affirmation, il brise ses références à l'impartialité des hommes de science ? Pourquoi, demandons-nous à l'Acad. Pavlov, - pourquoi vos scientifiques, qui sont habitués aux expériences, à la vérification de la réalité, etc., pourquoi découvrent-ils une « impartialité » si merveilleuse qu'ils se dressent contre la masse matérielle ? N'est-il pas possible ici de trouver une certaine régularité objective dans ce « comportement extérieur » des personnes « intelligentes, savantes, etc. » Comment se fait-il que "Bildung" et "Besitz" se retrouvent du même côté de la barricade ? Ou peut-être est-ce une façon pour Dieu de dire que les personnes dotées d'intelligence, de connaissance, etc. doivent nécessairement être si « impartiales » qu'elles doivent nécessairement s'opposer à la « masse matérielle » ? Mais alors, comment expliquer la « prédilection » de personnes telles

---

6 Le Gaurisankar est un pic proche de l'Everest qui a été confondu avec lui par un voyageur allemand en 1903. Les relevés topographiques des officiers Anglais ont corrigé l'erreur. On peut supposer qu'un mensonge de la taille du Gaurisankar est de grande taille...

que Timiryazev ou Einstein pour cette même « masse » ? Ou comment expliquer le revirement de l'intelligentsia qui s'opère dans notre pays, et en partie aussi en Allemagne ? Et que reste-t-il alors du comportement « impartial » des hommes de science en général ?

Le professeur Pavlov ne pourra pas répondre à toutes ces questions s'il se place du point de vue de l'impartialité formelle, alors qu'il se place essentiellement du point de vue de la protection du régime bourgeois, qui a besoin d'une couverture idéologique formelle, c'est-à-dire du point de vue qui ne peut pas être impartial de par sa *nature même*.

Après tout cela, le professeur Pavlov, s'approchant de la solution du grand problème socio-économique de notre temps, arrose complaisamment l'humanité de l'eau rose de la pacification. Directement et immédiatement après une indication parfaitement correcte de la position des forces de « l'intelligence et de la connaissance » pendant la guerre civile, notre scientifique, avec un regard naïf (ou niais?), arrive à la « conclusion » suivante :

« Personnellement, déclare le professeur, avant ma profession de scientifique, je pense différemment (des communistes *N. B.*)... Il y a encore une issue, l'issue est encore dans la science, et je me fie à elle et pense qu'avec son aide l'humanité comprendra non seulement sa compétition avec la nature, mais aussi dans la compétition avec sa propre nature.... Pour moi, la solution réside toujours dans le développement et la pénétration des données scientifiques dans la masse humaine. Elles arrêteront l'humanité devant cette terrible sorte d'extermination mutuelle, sur une base prolétarienne ou capitaliste - c'est du pareil au même. »

Sur cette question du signe d'égalité entre guerre impérialiste et guerre civile, etc. nous en reparlerons plus loin. Le point intéressant ici est le suivant. Bien sûr, parler de « l'utilité des sciences et des arts ». - est extrêmement naïf. Mais, demandons-nous au professeur Pavlov, quelles sont les données scientifiques, dans quel domaine scientifique, qui vont « corriger » « l'humanité » ? Avons-nous besoin de telles données pour comprendre qu'un trou dans le crâne dû à une balle de plomb ne contribue pas à la santé du porteur de ce crâne ? Que fera la science dans ce sens, dans le sens de se débarrasser des guerres impérialistes, de l'exploitation, du pillage colonial, etc. Prenons l'exemple de la chimie. Pavlov reconnaît que les hommes de science sont plus « intelligents » que la « masse matérielle ». Ils transformeront donc cette chimie en conséquence. Les biologistes et les physiologistes aideront (et aident) les chimistes : ils découvrent les endroits les plus sensibles des organismes et donnent des directives sur le choix des gaz toxiques. Le professeur Pavlov pense-t-il que les mathématiques sauveront l'humanité ? Ou peut-être les sciences sociales ? Mais ici - que le professeur Pavlov le sache - il y a deux systèmes diamétralement opposés : l'un est le marxisme militant qui, considéré de manière pragmatique, n'est rien d'autre qu'un instrument de révolution ; l'autre est les sciences sociales bourgeoises qui, en général, ne sont rien d'autre que la défense idéologique de la propriété privée et des régimes capitalistes. Nous ne sommes pas en mesure de démontrer en détail cette position, qui est suffisamment connue de tout « communiste et rabbin », mais qui, au contraire, est peu connue de beaucoup de « professeurs savants ». Nous nous limiterons à quelques exemples, choisis au hasard.

Nous avons devant nous une nouvelle étude très « solide » du célèbre économiste autrichien Ludwig von Mises : *Die Gemeinwirtschaft*. Cet ouvrage se termine à la page 503 par la conclusion suivante : « On peut juger différemment si la société est bonne ou mauvaise (ein Gut oder ein Uebel). Mais celui qui préfère la vie à la mort, la félicité à la souffrance, la prospérité à la misère, doit accepter et défendre (bejahen) la société. Et celui qui reconnaît la société et souhaite son développement doit également être en faveur de la propriété privée

(Sondereigentum) des moyens de production sans aucune restriction et sans aucune réserve (ohne alle Einschränkungen und Vorbehalte)"<sup>7</sup> Nous avons devant nous la philosophie sociale bourgeoise "approfondie" présentée à notre attention par M. Berdyaev dans son dernier ouvrage : *La philosophie de l'inégalité*<sup>8</sup>).

Nous lisons ici :

« La propriété, par nature, est un commencement spirituel et non matériel..... Le début de la propriété est lié à l'immortalité de la personne humaine » (p. 215).

« L'aristocratie est une race qui a une base ontologique et qui possède ses propres caractéristiques, non empruntées. L'aristocratie a été créée par Dieu et c'est de Dieu qu'elle a reçu ses qualités » (p. 105).

L'existence de l'Etat (non pas, bien sûr, d'un quelconque pouvoir soviétique, mais de l'Etat « réel », c'est-à-dire avant tout de l'Etat bourgeois. *N. B.*) dans le monde a une signification et une justification religieuse positive. Le pouvoir de l'État a une source ontologique divine » (p. 64).

« La créativité est aristocratique » (p. 25).

« La révolution sociale ne peut que ressembler au vol et au pillage » (p.25).

« Fous sont ceux d'entre vous qui pensent atteindre le paradis social et la félicité en en restant dans le corps physique, en restant soumis au domaine de la nature matérielle et à ses lois » (p. 203).

« L'idéal économique de consommation et de distribution du socialisme est essentiellement non spirituel et antireligieux. C'est un idéal rabbinique. Du point de vue religieux, la nourriture parfaite est la nourriture eucharistique. Dans la nourriture eucharistique, l'homme est uni au cosmos dans et par le Christ. La consommation et la créativité coïncident alors, l'homme absorbe la vie cosmique en lui-même et, de lui-même, libère l'énergie créatrice dans la vie cosmique » (p. 212).

M. N. Berdyaev n'est pas le premier charlatan rencontré, mais un philosophe et sociologue russe « érudit ». Comment cette « science » peut-elle être considérée comme étant le salut du monde ? Cette ineptie, qui est « accordée » « dans la vie cosmique » par M. Nikolai Berdyaev ?

Voici un des économistes russes, M. Brutskus<sup>9</sup> -. C'est un homme plus sobre que M. Berdyaev. Il n'est guère enclin au régime « eucharistique » le plus parfait. Les cantines publiques de « Preovyataya Trinity » et de « Sophia - la sagesse de Dieu » ne sont pas particulièrement attrayantes pour les personnes à la pensée « positive ». Et M. Brutskus ne se distingue pas tant dans la vie cosmique que dans l'environnement de l'émigration blanche, où il a été, selon toutes les règles de la biologie moderne, « transplanté » par le pouvoir soviétique<sup>10</sup>, et où il a parfaitement « pris racine ». C'est ainsi que ce scientifique donne des instructions :

---

7 L. Mises. « *Die Gemeinwirtschaft*, Iéna, Gustav Fischer, 1922, p. 503.

8 Nikolai Berdyaev, *La philosophie de l'inégalité*, Berlin, Obelisk.

9 Voir B. D. Brutskus, *L'économie socialiste. Réflexions théoriques sur l'expérience russe*, Berlin, éd. Tritemis, préface.

« ... Le moment exige un rejet plus décisif du dogme du marxisme. Elevées dans des rêves de bouleversements sociaux, les masses laborieuses peuvent immédiatement commencer à détruire l'ordre social existant. Il reste aux socialistes soit à bénir ces impulsions des masses et à se ranger sous la bannière de la Troisième Internationale, soit à renoncer avec une détermination totale aux idées marxistes de *Zusammenbruch* [effondrement] et à l'Etat futur qui en découle. Dans ce dernier cas, ils sont obligés de dire ouvertement aux masses que le système de la propriété privée et de l'initiative privée.... ne doit pas être détruit, car la civilisation européenne repose sur lui, ...car l'ordre socialiste est un mirage, à la poursuite duquel on peut arriver non pas à la terre promise, mais à la vallée de la mort ».

M. Brutskus omet judicieusement le fait que le « système de propriété privée » conduit inévitablement à des guerres impérialistes, qui font partie intégrante du capitalisme moderne au même titre que la prostitution, la syphilis, la religion et la vodka. Un autre chercheur en sciences sociales, représentant de la science historique russe, le professeur R. Yu. Vipper, est beaucoup plus audacieux. Dans son dernier ouvrage, *Le cycle de l'histoire*, le professeur Vipper met tous les points sur les « i ».

« La guerre, écrit-il, n'est pas une vilaine excroissance de la culture, mais sa qualité organique, son puissant facteur ».

« La guerre est nécessaire pour donner un débouché à l'héroïsme naissant de l'homme, pour trouver une utilisation à son énergie, à son esprit d'ingéniosité » ... . Il va sans dire qu'en invitant les gens, pour améliorer l'esprit d'ingéniosité, à « se tailler un peu en pièces », notre professeur énergique, inventif et héroïque déclare immédiatement qu'il n'est possible de tailler en pièces que - pour reprendre le langage du professeur Pavlov - « sur une base bourgeoise », car « dans la guerre civile, l'honnêteté et la pudeur disparaissent ».

M. Vipper n'a inventé tout cela qu'après la révolution. Ses brillants ouvrages historiques antérieurs disaient tout le contraire :

« Autrefois, nous allions à pied ».

Mais aujourd'hui, « nous avons changé tout cela »<sup>11</sup>.

En fin de compte, cette science va-t-elle nous sauver ?

Le régime eucharistique de Berdyaev ?

La propriété privée de Brutskus (impartial, bien sûr) ?

La guerre de Vipper ?

Ou mille des mêmes « excréments » dont est pleine la science sociale de la bourgeoisie, une science qui « ânonne et ment pour deux » avec un zèle proprement obscène ?

---

10 Boris Brutskus a fait partie du groupe d'intellectuels expulsés par le pouvoir soviétique en octobre 1922.

11 En français dans le texte.

Est-il possible d'être aussi naïf face aux événements étonnamment grandioses de notre époque ? Ne voit-on pas que de ce Nazareth [ ? ] souffle le vent pourri de la mort, de la décadence, de la déchéance ?

L'impartialité de la science, au sens que lui donne l'Acad. Pavlov, est un mythe ! La création de mythes est en contradiction fondamentale avec la base matérialiste de la doctrine de Pavlov. Et l'académicien Pavlov doit choisir ici : soit rester dans le filet des contradictions, soit s'éloigner de la prédilection réelle pour ce système de propriété privée, qui est l'alpha et l'oméga pour « ceux qui se réjouissent, bavardent en vain, se lavent les mains dans le sang ».

Ce n'est pas de mythes que notre époque a besoin, mais d'une compréhension courageuse et sans peur de la réalité. Ce n'est pas une douce consolation ou un comportement craintif, mais une « force physique de la pensée » et une volonté d'acier [*стальная воля – stalinaia volia*] qui sont nécessaires pour traverser victorieusement, même avec des centaines de cicatrices sur le corps, la voie historique de l'époque douloureuse et, en même temps, grandiose que nous vivons,

### **3. Sur les chances d'une révolution mondiale, ou l'impasse numéro un de Pavlov.**

Pour s'orienter correctement dans les faits de notre époque, il est nécessaire, tout d'abord, de comprendre l'énormité du tournant historique vécu par l'humanité. Ce n'est qu'ensuite qu'il sera possible de choisir les échelles appropriées pour évaluer ces événements historiques de notre époque. L'erreur commune de très nombreuses personnes (avant tout des scientifiques) de l'« ancien monde » consiste (si nous parlons de l'aspect logique de la question ; la logique est basée sur la psychologie, qui à son tour est une fonction de l'existence sociale) dans le fait qu'en évaluant la catastrophe de tout l'ancien mode de vie, ils essaient vainement d'appliquer des échelles, des mesures, des critères tirés de la pratique habituelle de l'existence capitaliste paisible, calme, soi-disant « normale », qui s'est fusionnée avec le cerveau de ces personnes. C'est comme si Gulliver enfilait le pantalon d'un bébé lilliputien ou mesurait la distance entre la terre et la constellation d'Orion en coudées<sup>12</sup>. Gulliver a besoin du pantalon de Gulliver, et pour mesurer les espaces interplanétaires, on utilise l'année-lumière, comme on le sait. Mais il faut garder à l'esprit le même *mutatis mutandis* pour les sciences sociales : nous devons savoir qu'à notre époque, il est nécessaire de choisir des critères d'un type pas tout à fait ordinaire, ou plutôt tout à fait inhabituel.

Après cette remarque préliminaire, nous allons analyser les « réfutations » avec lesquelles l'académicien Pavlov « renverse » notre doctrine de la révolution.

« Dans ce livre », dit l'Acad. Pavlov à propos de la brochure de l'auteur de ces lignes, « mon attention a tout d'abord été attirée par le point qui m'a frappé l'année dernière dans un autre livre, dans *L'ABC du Communisme*. Il s'agit précisément de l'hypothèse catégorique selon laquelle la révolution prolétarienne ou la révolution communiste ne peut vaincre qu'en tant que révolution mondiale, c'est-à-dire à l'échelle mondiale. »

---

12 En Russe : Аршин (Ancienne unité russe de mesure de la longueur. 1 arshin = 1/3 sazhen = 4 quarts = 16 vershkov = 28 pouces = 0,7112 m (la longueur de la main du bout des doigts à l'épaule) ; équivalent en français : coudée).

« C'est ici que ma pensée s'est arrêtée sur ce point en premier lieu. Mais qu'est-ce qui prouve qu'une telle révolution se généralisera, qu'elle deviendra vraiment mondiale ? Et donc, j'ai beau fouiller dans les impressions de la vie... je ne vois rien qui indique la possibilité d'une révolution mondiale ».

« Les dirigeants de notre parti au pouvoir croient qu'il y aura une révolution mondiale, mais je voudrais savoir combien de temps ils y croiront. Après tout, il y a une limite dans le temps. On peut y croire toute sa vie et mourir avec cette croyance. »

« Il doit y avoir des signes tangibles que cela a une chance de se produire, mais où sont ces signes ? »

Le professeur Pavlov analyse ensuite l'état objectif des choses de son point de vue « impartial ». Nous allons d'abord donner les résultats de cette analyse, si possible textuellement.

« Prenez les plus grandes puissances, dit notre adversaire, qui tiennent entre leurs mains les destinées des nations, comme la France, l'Angleterre, l'Amérique : il n'y a là aucun signe, c'est la paix et la tranquillité..... Mais ils tiennent maintenant le monde entre leurs mains, tout dépend d'eux, ils sont la puissance survivante.

Là où il y a des troubles, là où il y a l'apparence d'une explosion révolutionnaire, c'est dans les pays vaincus, en Allemagne tout d'abord, en Pologne (ici le professeur Pavlov fait une erreur, car la Pologne n'est pas du tout un pays vaincu, mais ce lapsus peut être excusé. *N. B.*). Pourquoi ? Précisément parce qu'il s'agit de pays vaincus. L'Allemagne est dans une position terriblement difficile, parce qu'elle a commencé la guerre, qu'elle a combattu le monde entier et qu'elle doit maintenant rembourser le monde entier. D'où viendront ces ressources ? La presse étrangère ne permet pas de comprendre (et la presse russe peut-être, mais vous ne la lisez pas. *N. B.*) si elle ne veut pas payer ou si elle ne peut pas payer la contribution, comme un pays vaincu devrait le faire. Mais cela n'a rien à voir avec la révolution..... Où sont les éléments qui peuvent faire la révolution ? La bourgeoisie n'est pas favorable à la révolution (bien sûr que non ! *N. B.*). La partie la plus organisée (des ouvriers *N. B.*), les sociaux-démocrates, sont contre cette révolution. Qui peut la faire ? Ce sera donc l'insignifiant Parti communiste qui la fera... ? Quelles ressources a-il... ?

C'est la même chose en Bulgarie. Mais c'est un pays vaincu, un pays sauvage. Quelles sont les chances d'une révolution mondiale ? Je ne les vois pas avec toute mon impartialité ».

Et le professeur Pavlov résume ce point de la manière suivante :

notre révolution « nous a coûté des frais incroyables, des destructions terribles ; et si elle était inutile, si la révolution mondiale n'avait pas lieu... ? Je suis tourmenté, et ma pensée se précipite dans toutes les directions, cherchant une issue, et elle ne la trouve pas. Voilà l'impasse."<sup>13</sup>.

Le Prof. Pavlov avait donné sa conférence quelques mois auparavant. Mais les changements intervenus depuis lors montrent mieux que tout autre chose à quel point

l'évaluation de la situation faite par le professeur Pavlov est erronée<sup>14</sup>. Tout d'abord, attardons-nous sur la technique employée par notre adversaire.

En Allemagne, on dirait une révolution, mais c'est un pays vaincu.

En Bulgarie, on dirait une révolution, mais la Bulgarie est un pays sauvage.

En Pologne, on dirait une révolution, mais c'est un pays faible (ou que sais-je : le professeur Pavlov le classe à tort comme un pays vaincu), etc.

Très bien. Que la Bulgarie soit sauvage et vaincue, que la Pologne soit classée parmi les pays vaincus. Mais pourquoi tout cela sert-il d'argument contre la « généralisation » de la révolution russe ? Que le capitalisme éclate en commençant par ses maillons les moins forts (et donc en commençant par les pays les plus minés par la guerre de 1914-1918), c'est incontestable. Nous l'avons écrit à maintes reprises, et théoriquement l'affaire est parfaitement compréhensible. Mais est-ce dénigrer le fait même de la révolution ou le fait des fermentations révolutionnaires profondes ? Car, en raisonnant ainsi, on peut déclarer que la révolution russe n'était pas une révolution (car la Russie était un pays vaincu et plutôt sauvage), qu'il n'y a pas eu de révolution du tout et que tout a été inventé par les bolcheviks (qui a inventé les bolcheviks eux-mêmes reste, évidemment, inexploré à cet égard). Plus naïves encore sont les phrases de l'Acad. Pavlov sur l'Allemagne. Cette dernière, voyez-vous, « est dans une position terriblement difficile, parce qu'elle a commencé la guerre, s'est battue avec le monde entier et maintenant elle doit payer le monde entier ». Voilà bien une apostasie directe de toute « méthode objective ». Laissons de côté la question de savoir qui a « commencé » la guerre (l'Acad. Pavlov vit encore sous le charme de la « Birzhevka »[[bourse des valeurs ?](#)] et de ses collègues). Que l'Allemagne l'ait commencée... Mais est-ce pour cela qu'elle se trouve aujourd'hui dans une « position difficile » ? Pas parce qu'elle a été battue ? Et non pas parce qu'elle a été volée ? Qu'est-ce que cette morale a à voir avec l'étude des relations de cause à effet ? C'est comme si l'on « réfutait » la théorie de Pavlov en se référant au fait que la maîtresse du carlin qui est entré dans le laboratoire pécheur de Pavlov avait peu de vertu et que, par conséquent, les expériences de Pavlov ont été couronnées de succès. Argumentation digne d'un prêtre en soutane « intelligent » : « le Seigneur Dieu a puni l'Allemagne pour ses péchés - cela ressemble donc à une révolution ».

Rappelons quelques faits, la réalité même dont notre adversaire aime parler. Nous savons avec certitude ce qui suit. Après la guerre, il y a eu des révolutions :

deux révolutions en Russie, toutes deux victorieuses,

une en Allemagne, victorieuse, et une série de soulèvements,

une en Autriche,

deux en Hongrie,

deux en Finlande,

deux en Bulgarie,

---

14 Les changements survenus après le jour de la conférence (25 septembre 1923) sont tous des échecs cuisants de l'IC, Boukharine va le dire, mais il ne l'annonce pas !

une en Pologne, et ainsi de suite.

Nous ne parlons pas de la révolution chinoise et de l'effervescence constante dans les colonies, en Inde par exemple.

Alors, est-ce que ce sont des faits ou des fantaisies bolcheviques ? Et si ce sont des faits, comment peut-on dire que la révolution russe n'est pas généralisée, et qu'il n'y a même pas de signes tangibles de cette généralisation ? Nous regrettons beaucoup que l'Acad. Pavlov n'ait pas lu les journaux : c'est peut-être pour cela qu'il « croit » que les couronnes des Wilhelm, des Charles, etc. existent encore sur la tête de ces monarques....

Mais trêve de plaisanteries. Il est évident que la révolution mondiale est un fait. Mais qu'elle se trouve dans une certaine phase de son développement, où le prolétariat ne s'est emparé que d'un sixième de la masse continentale, et non des six sixièmes, est également un fait. On peut maintenant se demander où va le développement ultérieur de la révolution mondiale.

Ou peut-être avons-nous devant nous un processus de déclin de la révolution et de développement, de renforcement, de croissance des relations capitalistes ?

Écoutons quelques « hommes d'intelligence et de connaissance ».

« Nous avons devant nous une Europe impuissante, inactive, désorganisée, divisée par des luttes intestines, des haines nationales, frémissant dans les efforts de la lutte et l'agonie de la faim, pleine de vols, de violences et de tromperies. Qu'est-ce qui prouve que ce tableau est peint sous des couleurs trop sombres ? ».

C'est ce qu'écrit M. Keynes<sup>15</sup>.

« Nous assistons en Europe à un phénomène de faiblesse extraordinaire de la part de la grande classe capitaliste qui a émergé des triomphes industriels du XIX<sup>e</sup> siècle et qui, il y a quelques années, semblait être notre maître tout-puissant. L'intimidation et la timidité personnelle des membres de cette classe sont maintenant devenues si grandes, leur foi dans leur but social, dans leur nécessité pour l'ordre social, a été affaiblie à tel point qu'ils deviennent facilement la proie de l'intimidation ». <sup>16</sup>.

Ces propos émanent d'un économiste anglais, d'un professeur, d'un expert gouvernemental reconnu.

Voici un ex-ministre, professeur et financier italien, M. Nitti.

« La révolution, écrit-il, est à son commencement..... Toute l'Europe est imprégnée d'un esprit révolutionnaire. Il n'y a pas seulement le mécontentement, mais la rage et la colère de la classe ouvrière contre ses conditions d'existence. Les populations de toute l'Europe commencent à douter de la légitimité de l'ordre politique, social et économique actuel »<sup>17</sup>.

---

15 Keynes, *Les conséquences économiques de la paix*, 1922, p. 140.

16 Ibid. p. 133

17 F. Nitti, *L'Europe sans la paix*, 1923, p. 88.

M. Schulze, privat-docent allemand :

« Le terrain d'une telle frénésie (européenne) est mieux préparé par la malnutrition générale et le désespoir. Un chaman jeûne pendant plusieurs jours pour se préparer à une action extatique. Si des nations entières sont obligées de jeûner pendant de longues périodes, elles tombent dans le même état de frénésie », etc.<sup>18</sup>.

L'ancien ministre français M. Caillot critique sévèrement l'état actuel de l'Europe. Et - savez-vous, Professeur Pavlov, comment il évalue la révolution russe, à propos de laquelle vous vous demandez si elle n'a pas été « inutile » ? Voici ce qu'il dit :

« Le peuple soviétique - la justice exige de le reconnaître - a été confronté à un problème. Consciemment ou non, il a tenté d'atténuer l'instabilité économique en subordonnant l'industrie et son développement à l'intérêt public..... Quelle solution à ce problème l'autre partie propose-t-elle ? Le *statu quo* ! Un laissez-faire calme et confortable »<sup>19</sup>.

Et voici une description de la situation européenne dans l'organe le plus solide et le plus calme de la bourgeoisie anglaise, *The Economist* :

« Pasch, le correspondant allemand, qui [...] ne peut être accusé d'être pro-allemand, rapporte :

« Les événements actuels prouvent sans l'ombre d'un doute que la France ne poursuit pas l'objectif de la reconstruction, mais qu'elle écrase la vie de l'Allemagne de façon systématique"<sup>20</sup>.

« La vérité de l'ensemble de la situation, intérieure et extérieure, est que la France a pris l'Allemagne à la gorge et détruit systématiquement sa vie"<sup>21</sup>.

Nous avons délibérément cité des témoignages de personnalités que nul ne soupçonnerait d'être favorables au « parti au pouvoir en Russie », aux « communistes », aux « rabfaks » et autres épouvantails de la conscience bourgeoise.

La plupart des « témoignages » susmentionnés ne concernent pas la période la plus récente. Et que disent les événements de cette époque particulière ? Ils vont totalement à l'encontre de l'Acad. Pavlov. L'Europe centrale s'effondre rapidement. En Allemagne, la crise économique, politique et sociale est indéniable. Le « petit » parti communiste est devenu une force décisive. La force du régime capitaliste dans son ensemble n'a non seulement pas augmenté, mais a diminué - c'est clair maintenant pour les aveugles.

Et qu'est-ce que le « gouvernement ouvrier » d'Angleterre ? Il se peut qu'il soit éphémère - nous ne le savons pas. Mais le fait qu'il existe est la preuve que même dans la puissance européenne la plus forte, la moins touchée par la guerre, avec son conservatisme poli, ses fortes traditions, sa classe ouvrière apprivoisée, la vénération sacrée de toutes les couches de la société pour l'église, le roi, le rouleau [à pâtisserie ?] et le rosbif, que même dans un tel pays, la bourgeoisie ne peut pas gouverner selon ses méthodes « normales ». De ce point de

---

18 E. Schulze, « L'effondrement de l'économie mondiale », 1923, p. 848.

19 Caillot, « Où va la France ? Où va l'Europe ? », 1923, pp. 176.

20 *Economist*, Oct. 6, p. 511.

21 *Ibid*, 522

vue, le gouvernement ouvrier de M. Macdonald est autant l'expression de la crise paneuropéenne croissante du capitalisme (sa crise révolutionnaire) que le soulèvement des ouvriers allemands à Hambourg.

Si le professeur Pavlov appliquait à l'étude de la société humaine la méthode objective de recherche, qu'il applique avec tant de succès aux chiens, il pourrait comprendre la situation actuelle.

L'ancienne Russie tsariste a été retirée du « système » capitaliste européen. Les relations entre les parties restantes du « système » sont loin d'être « mutuellement équilibrées ». La dynamique des relations est maintenant apparue clairement : il s'agit de la dynamique de la désintégration européenne et de la dynamique de la « reconstruction » actuelle dans nos États soviétiques, reconstruction qui n'a été rendue possible que par la réorganisation de la structure sociale de ces États. Au sein de notre Union, nous avons déjà, pour ainsi dire, réalisé l'équilibre des classes sociales sur la base de la domination prolétarienne. Ce n'est pas pour rien que Lénine, le chef du prolétariat international, est devenu le héros national de notre pays. Et l'équilibre extérieur du « système soviétique » se développe constamment dans notre direction. Est-il possible de le nier maintenant, après la reconnaissance de l'Angleterre et de l'Italie ? Le signe mathématique opposé est présent dans le « développement » de l'Europe occidentale. En d'autres termes : au milieu du chaos européen, un puissant cristal de notre dictature s'est déposé : c'est ce cristal qui devient le centre d'attraction européen et un facteur de décomposition des vieilles formes pourries. Et le professeur Pavlov ne voit pas les « signes tangibles » de notre victoire..... Il ne voit pas ce que M. Caillot et C<sup>ie</sup> voient déjà !

Même si le prolétariat d'Europe centrale n'était pas capable de gagner de façon définitive, même dans ce cas hypothétique, nous aurions encore une sorte de semi-victoire de la révolution en Europe centrale. Car il serait alors encore impossible de rétablir les rapports capitalistes. L'Europe pourrit depuis longtemps. Sa population excédentaire est poussée hors de la sphère du travail productif. Les meilleurs, les plus braves, les plus courageux, les plus déterminés, les plus énergiques de la classe ouvrière, de l'intelligentsia technique et même - *horribile dictu* - de la classe scientifique émigrent chez nous - dans un pays qui, il y a quelques années, était considéré comme un pays de « barbares bolcheviques » - voilà l'image de notre avenir dans cette hypothèse. Et notre Union s'élèverait à toute sa hauteur en tant qu'Amérique prolétarienne et laborieuse.

Ainsi, nous le répétons, même dans ce cas, le pire du point de vue du rythme victorieux de la révolution, la révolution mondiale, c'est-à-dire la restructuration des relations sociales et économiques, est assurée.

Nous ne parlons donc plus des autres. Le Prof. Pavlov ne veut même pas penser à la question lorsqu'il se demande si tous les coûts du processus révolutionnaire n'ont pas été « inutiles ». Ceux-ci, notre honorable adversaire, n'ont pas été « inutiles » du point de vue d'une analyse objective, même si la révolution ne s'est pas maintenue sur sa base prolétarienne. Car seule cette révolution et seule la direction du parti bolchevik dans cette révolution ont permis de nettoyer la Russie des restes du féodalisme, de balayer avec un balai de fer toutes les déjections du Tsar et des propriétaires fonciers et de supprimer les entraves féodales au développement ultérieur du pays. Si l'on ne considère pas le processus historique sous l'angle de l'intégrité des glands au rideau ou des armoiries sur la vaisselle de porcelaine, si l'on comprend que les anciennes relations sont devenues objectivement impossibles, il n'est pas nécessaire de pleurer dans son oreiller et de se demander si la révolution « s'est produite

pour rien ». Les idéologues de la réaction, de Joseph de Maître à Berdiaev, l'ont bien compris. Nous, communistes, n'aimions pas du tout penser à la perspective de notre transformation en engrais du nouveau cycle capitaliste puissant, car nous serions alors les créateurs les plus courageux et les plus décisifs d'une révolution bourgeoise conséquente. Mais il n'est pas difficile de se rendre compte que, même dans ce cas, la révolution n'aurait pas été un jeu vide et sanglant, comme l'imagine le professeur Pavlov.

La réalité à laquelle il est absolument nécessaire de faire appel - en cela le Prof. Pavlov a raison - fait cependant de cette dernière question une « akademische Frage », c'est-à-dire une question académique (au mauvais sens du terme). Car, comme nous l'avons montré plus haut, le capitalisme pourrit en Europe, tandis que nous nous renforçons. Il s'agit là d'un fait fondamental qui ne peut être renversé par aucun sophisme.

Le Prof. Pavlov soulève la question des conditions de la victoire communiste et pense que sa formulation de la question est très spirituelle. Mais en fait, elle est infiniment naïve.

De quels « termes » parlons-nous en effet ? Des conditions de la victoire du prolétariat mondial ? Ou des conditions de la victoire européenne ? Ou du calendrier de la victoire allemande ? Que nous demande, au fond, le professeur Pavlov ?

S'il s'agit de la victoire mondiale, nous ne pouvons rien dire. Mais il est ridicule de poser de telles questions. La victoire du capitalisme a été amorcée par la révolution anglaise au XVII<sup>e</sup> siècle. La dernière révolution bourgeoise en Europe a eu lieu en février 1917, une révolution qui a renversé le régime politique des propriétaires terriens, l'autocratie. Les révolutions coloniales bourgeoises sont encore à venir, mais elles auront une signification différente en raison du contexte historique très spécifique. Peut-on douter que la restructuration des rapports capitalistes jusqu'en Asie, en Afrique, etc. prendra toute une période historique ? Il faut voir l'échelle historique, se rendre compte de l'énormité du bouleversement. Aujourd'hui, les choses iront plus vite que dans les révolutions bourgeoises, en raison de l'interdépendance beaucoup plus grande des parties de l'économie mondiale, qui n'existait pas au XVII<sup>e</sup> siècle. Mais il est clair que la question même du timing dans ce sens est ridicule. L'Anglais qui tapoterait l'épaule de Cromwell et l'interrogerait avec humeur sur la date à laquelle la dernière couronne tomberait de la tête de son porteur serait bien inspiré ! Alexandre Sergueïevitch Pouchkine a rêvé de cet « acte » :

Nous amuserons le peuple russe

Et au poteau de la honte

Avec les tripes du dernier prêtre

Nous tuerons le dernier tsar.

Cet événement a eu lieu un siècle plus tard, et pas tout à fait sous cette forme. Mais que pourrions-nous dire à notre hypothétique Anglais sceptique du point de vue de la « raison historique » objective ? Il est peu probable que cette dernière lui fournisse un diplôme satisfaisant.

Peut-être pourrait-on l'interroger sur le calendrier d'une révolution paneuropéenne ? Et cela n'a que peu d'intérêt pour ces mêmes raisons.

Sur quoi peut-on s'interroger ? Tout d'abord, sur les tendances du développement. Si le professeur Pavlov avait réfuté nos affirmations selon lesquelles les choses se compliquent en Europe centrale et se dénouent dans la nôtre, il aurait le droit d'être sceptique ou de se moquer de notre « foi ». Ce n'est pas notre « foi » qui décide, Professeur ! Nous avons des certitudes basées sur une analyse scientifique froide (objective). Ce que vous avez, c'est la foi, une croyance ridicule, conservatrice, spontanée, routinière, dans la solidité de l'ordre bourgeois des choses. » La foi est la confirmation des choses que l'on espère, la dénonciation des choses que l'on ne voit pas ». Vous continuez à faire confiance à l'ordre ancien. Vous prenez la solidité invisible et inexistante des relations capitalistes pour un fait réel. Et c'est là que vous vous écartez des exigences de la science, que vous considérez comme correcte lorsqu'il s'agit de votre spécialité. Encore un exemple de la façon dont le capitalisme s'empêtre même dans les meilleures têtes, de la façon dont il rétrécit les horizons même des personnes les plus remarquables !

Mais le professeur Pavlov tente d'objecter. Il parle de ma contre-attaque contre les « bourgeois de différentes nuances » et admet certains des faits de décomposition mentionnés. Sa réponse sur ce point très important est très courte. La voici :

« Cela (c'est-à-dire la confusion européenne. *N. B.*) est compréhensible, parce que la guerre a été vraiment terrible, extrêmement exterminatrice. Ensuite, le remaniement des nations et des États a été extraordinaire..... Bien sûr, il est impossible de ramener rapidement au calme un équilibre aussi ébranlé ».

Cette réponse est vraiment magnifique. Et la même « impartialité » de l'académicien Pavlov, qui est en fait une prédilection inconsciente pour le régime bourgeois, s'y manifeste à nouveau.

En effet. Permettez-nous également d'interroger le professeur Pavlov sur les délais. Dans quels délais pouvons-nous espérer « le retour au calme de l'équilibre ainsi ébranlé » ? Pavlov : « il est possible de croire toute sa vie et de mourir avec cette croyance ». N'est-ce pas ? Et permettez-moi de vous poser une autre question piquante : « Il doit y avoir des signes tangibles que cela a des chances d'être, mais où sont ces signes ? »

À toutes ces questions, le professeur Pavlov n'a pas et ne peut pas avoir de réponse. Car les faits sont contre lui. Chez nous, l'équilibre est en train de se créer, et chez « eux », il est en train d'être « ébranlé » encore plus. Le professeur Pavlov peut mourir en croyant à la pérennité du capitalisme, mais du fond du cœur, nous ne lui souhaitons pas une telle foi : une bien faible consolation pour un esprit aussi « fort ».

Le vieux monde n'a pas d'avenir. Il n'a donc pas de grande idée fédératrice qui unirait les hommes, cimenterait leurs relations. Parallèlement à la pente économique-politique, la « ligne décadente », court la ligne de la décadence idéologique, des Spengler, des Kaiserling, des théosophes, des sages orientaux, des diseurs de bonne aventure, des danseurs nègres, des fumeurs d'opium, des saints prophètes, des érotomanes sophistiqués, des sceptiques dégoutants, Steiner, Andreï Biély, hystériques des deux sexes, abscons de tout poil, tels sont les héros du capitalisme moderne.

J'ai devant moi une étude très intéressante du professeur allemand Frobenius intitulée *Das unbekannte Afrika*. Dans cet ouvrage, l'honorable professeur considère les Noirs et leur ancienne culture comme la dernière ancre de salut. La « passion du lointain » (*Sehnsucht nach*

Fernem), du « naïf et de l'intact », de « l'évasion de l'atmosphère de la sueur et de la machine »<sup>22</sup> le poussent à des exploits scientifiques. En Afrique, il est surtout surpris par le conservatisme brutal des mentalités : « Welches gewaltige Beharrungsvermögen ! »<sup>23</sup>. L'idéal est le « calme monumental ». L'Afrique, voyez-vous, sauvera le monde ! Autrefois, avant la guerre, on criait avec une excitation belliqueuse :

*Nach Afrika ! Nach Kamerun !*

Désormais, ils s'agrippent, misérables et malheureux, aux reliques d'avant le déluge afin d'atteindre la source de la vie. Mais il n'y a pas de miracle. Les cadavres ne reviendront pas à la vie. La classe ouvrière, elle, poursuivra la cause de la culture et de la civilisation. Elle ne craint ni l'odeur de la sueur ni le bruit des machines. Et c'est d'une main ferme qu'elle accomplira son œuvre historique mondiale.

#### **4) La signification générale de la révolution et la deuxième impasse de la pensée du professeur Pavlov.**

L'académicien Pavlov est magnanime : il est prêt à nous faire une « concession » et à admettre qu'au moins notre révolution est un fait (que les dieux de M. Berdiaev le bénissent !), mais notre professeur pense qu'à cette occasion, ce n'est pas "hosanna" mais, peut-être, "Au secours!!" qu'il faut crier.

« Ensuite », écrit-il, « s'il y a quelque chose dans les éléments de notre révolution qui puisse nous aider, c'est une autre affaire. Si vous êtes malheureux et que nous sommes très heureux, nous vous aiderons à sortir de cette situation difficile. Mais il n'y a rien de tout cela ».

Cette ironie « méchante » (entre guillemets) du professeur Pavlov à notre égard s'est déjà transformée en une méchante (sans guillemets) ironie du professeur Pavlov à l'égard du professeur Pavlov. Car lorsque, par exemple, les collègues de notre adversaire à la réunion des scientifiques décident d'aider les scientifiques allemands, lorsque nos syndicats font de même, alors derrière ces faits relativement mineurs se cache en fait toute une révolution de principe, qui bouleverse complètement les constructions de Pavlov. Nous sommes loin d'être « heureux », mais nous envoyons des matières grasses aux savants allemands, nous envoyons du pain aux ouvriers de la Ruhr, nous établissons des exportations vers l'Allemagne en général, et par notre puissance armée (par le seul fait de son existence) nous empêchons certains de procéder au partage définitif de l'Allemagne ! Qu'est-ce qui fait que tout cela n'est pas un fait, une réalité, que le professeur Pavlov aime tant (en tant que « catégorie ») ? Et si le professeur Pavlov n'aime pas la réalité (le critère de la vérité) d'un amour platonique, *die keine Kinder produziert* (car l'amour platonique ne convient pas du tout au style du physiologiste-expérimentateur), n'est-il pas temps d'en tirer des conclusions pratiques ?

Il faut tout d'abord comprendre les faits décrits ci-dessus.

La principale conclusion à tirer est que la révolution bolchevique a sauvé le pays de l'écrasement et de la transformation en colonie.

---

22                   Frobenius, *Das unbekannte Afrika*, p. 3.

23                   *Ibidem*, p. 13.

Le professeur Pavlov se rend-il compte qu'à l'exception du prolétariat et de son parti, il n'existait en Russie aucune force qui aurait pu la sortir de la guerre impérialiste et la sauver d'une véritable défaite et de la décadence ? A-t-il même essayé de calculer approximativement ce que coûtaient à la Russie les seuls intérêts de la dette nationale ? Le professeur Pavlov a-t-il lu comment les Japonais, les Anglais, les Français, etc. ont géré les territoires autrefois occupés par les Blancs ? Et ainsi de suite.

N'est-il pas clair maintenant, plus loin encore, qu'un retrait de la guerre et le non-paiement des dettes sont les deux faits qui ont déterminé la vie du pays en tant qu'entité indépendante ? Faut-il encore le prouver ?

Mais seules la classe ouvrière et la paysannerie pouvaient défendre le pays. Pourquoi ?

Parce qu'il fallait éveiller la plus grande activité des masses. Cette activité des masses ne pouvait être stimulée, allumée que lorsque le paysan obtiendrait la terre, que l'ouvrier prendrait les usines et le pouvoir. En d'autres termes, le bouleversement socio-économique et politique était une condition objective de la préservation du complexe appelé Russie. Ce n'est que parce que l'activité de millions d'ouvriers et de paysans s'est éveillée, parce qu'ils ont pu développer un dévouement désintéressé, illimité et héroïque à la révolution dans sa lutte contre l'ennemi, que nous sommes devenus, sur une nouvelle base (car l'ancienne avait objectivement fait son temps), une grande puissance. Est-ce si difficile à comprendre ?

Cette signification nationale de la révolution bolchevique « étroitement de classe » est le principal signe que l'ancien mode de vie a fait son temps : l'ancien lien économique est devenu impossible ; l'ancien lien entre les classes est devenu impossible ; l'ancien rapport dans le domaine de la superstructure politique est devenu impossible - objectivement impossible ; l'équilibre de l'ancien type (du type impérialiste) entre les différents éléments nationaux a volé en éclats. Une réorganisation sociale radicale était « nécessaire » dans ces conditions. C'était la seule chose qui permettait au pays de vivre et de poursuivre son développement. Les idéologues à courte vue de la bourgeoisie, pour qui le principe sacré de la propriété privée triplement sacrée, avec son « fondement religieux-ontologique », n'ont pas vu cette possibilité. Mais aujourd'hui, cette possibilité est déjà en train de se réaliser, et des tableaux synchrones parallèles de l'évolution allemande et russe seraient la meilleure illustration pour réfuter les « réfutations » du professeur Pavlov. En effet, nous ne sommes pas encore « heureux », mais nous le devenons...

Et l'Allemagne n'est plus « heureuse » et devient de plus en plus malheureuse. C'est la seule façon de poser la question.

« Prenez l'Allemagne, nous dit le professeur Pavlov, elle souffre parce qu'elle est vaincue, parce qu'elle doit payer un prix exorbitant. Et je voudrais bien savoir comment la révolution prolétarienne va l'aider. Aujourd'hui, ils sont unis entre eux, à l'exception d'un petit groupe, mais ils auraient alors formé des camps de gens en guerre les uns contre les autres. Qu'est-ce que cela aurait pu faire pour les sortir de la situation difficile dans laquelle ils se trouvent ? Encore une fois, je ne peux pas l'imaginer et je suis à nouveau dans une impasse. Bien sûr, cela aurait abouti au fait que la France serait intervenue plus tôt en Allemagne, aurait occupé encore plus de territoire, aurait pris plus de richesses, s'ils (c'est-à-dire les Allemands) avaient organisé une guerre civile. Je ne comprends pas du tout comment cela (c'est-à-dire un moyen de sortir de la situation difficile. *N. B.*) se produirait, et je suis à nouveau dans une impasse. Il n'y a pas de réponse."

L'argumentation du professeur Pavlov est remarquablement simple, directe dans sa sainte simplicité, si touchante que l'on se souvient spontanément du vieux Johann Hus ; *0, sancta simplicitas !*

Le Prof. Pavlov avance, en effet, un seul argument : lorsqu'« ils » sont ensemble, « ils » sont plus forts. S'« ils » vont l'un contre l'autre, « ils » sont plus faibles... Mais avec cette formulation de la question, le professeur Pavlov écarte de la discussion le problème le plus fondamental. En effet, le problème fondamental de notre époque est de savoir qui est le ciment de la société : la classe ouvrière ou la bourgeoisie. La condition préalable est la crise du rapport actuel, la crise actuelle. En effet, où le professeur Pavlov a-t-il vu que « tous les Allemands », « à l'exception d'un petit groupe », sont « unis entre eux » ? Il est ridicule de faire une telle affirmation. Les révoltes se succèdent en Allemagne, l'Allemagne est démembrée, la lutte des classes est sans précédent, et le professeur Pavlov parle d'un « petit groupe ».

Il est vrai qu'à l'époque où le professeur Pavlov a donné sa conférence, de nombreux faits n'étaient pas encore connus. Mais c'est là son problème, à Pavlov, de ne pas voir les tendances objectives du développement et de la désintégration. Il ne voit pas - ou ne veut pas voir. Le clivage entre les classes est évident.

La question est de savoir si l'ancien équilibre peut être rétabli ou si une nouvelle attitude sociale doit être recherchée. En d'autres termes : la bourgeoisie peut-elle faire plier le prolétariat ou le prolétariat doit-il faire plier la bourgeoisie et, après avoir réorganisé la société, lutter pour son existence ? C'est la seule façon de poser le problème. La formulation pavlovienne du problème ne sert à rien parce qu'elle ne voit pas la question la plus essentielle, celle qui pèse sur le monde dans toute son énormité.

Voyez, par ailleurs, le cheminement de la pensée du professeur Pavlov sur ce point. Car tout son raisonnement, mot à mot, pourrait tout aussi bien être « appliqué » à la Révolution russe. Imaginons une période de guerre mondiale, au moment où l'armée tsariste commence à subir défaite sur défaite. Le Prof. Pavlov aurait pu reprendre ses arguments mot pour mot. Aurait-il eu raison ? Pas du tout. Parce qu'il ne voit pas les grands déterminants historiques, absolument objectifs, qui organisent les classes de manière appropriée et déterminent la volonté de ces classes (ou, si l'on veut, leur « comportement extérieur » - dans ce cas, c'est tout à fait indifférent). Pendant la guerre, il y a bien eu, au début, une « petite bande » d'opposants résolus. Mais il faut bien comprendre que cette « bande » n'a pu devenir une force puissante que parce que les conditions générales de la vie mettaient les masses dans une situation où elles étaient inévitablement appelées à se révolter. Inévitablement - en êtes-vous conscient, partisan de la méthode objective ?

C'est la même chose aujourd'hui en Europe centrale. Et dans une telle situation, la prédication de la paix de classe sera une prédication populiste, qui rebondira sur les masses comme des pois sur un mur. Ce sera, dans le meilleur des cas, une phrase baveuse, « humaine », qui sera vomie dans la « vie cosmique » par des gens sans valeur, incapables de toute action, non attachés à une force sociale importante, des intellectuels stupides, « des limaces du peuple, de l'herbe du peuple », comme Herzen les a appelés un jour. Ce sermon lénifiant n'a jamais fait que du mal et n'en fera que davantage.

Et maintenant, la question la plus « terrible », qui a conduit le professeur Pavlov dans une impasse : pourquoi la révolution sera-t-elle utile ; ou, pour le dire en termes kantien :

« comment est-il possible que la révolution joue un rôle objectivement utile ? » Quoi : est-il vrai qu'il n'y a pas de réponse à cette question ?

*Vous vous trompez, monsieur !*<sup>24</sup> Cette question, c'est d'abord la vie qui y a répondu. Notre révolution a déjà répondu à la question de savoir comment « ça » se passe. Nous nous y sommes attardés en détail quelques lignes plus haut. Il suffit de réfléchir un peu pour voir la « signification » de ces lignes pour l'Allemagne.

Le gouvernement allemand actuel est le gouvernement d'une « bande ». Dans la crise générale, il ne peut pas défendre l'Allemagne et contribuera donc objectivement à sa décomposition malgré tous ses efforts. La mobilisation des masses n'est pas pour le gouvernement, mais contre lui. En attendant, l'Allemagne ne peut être sauvée que par un gouvernement qui s'appuie sur les masses, les mobilise, les dirige.

« La France va tout prendre, tout gâcher. » Et pourquoi la France + l'Allemagne + l'Angleterre + « etc. » n'ont-elles pas pu nous enlever nos conquêtes ? Précisément parce que les masses se sont levées pour défendre leur pays (et non le pays du sac d'argent). Il est vrai que l'Allemagne n'a pas les espaces que nous avons, espaces qui nous permettaient de manœuvrer et de gagner du temps (« Je cède de l'espace pour gagner du temps », disait le camarade Lénine lors des débats de Brest au sein de notre parti). Mais nous étions seuls, et maintenant il y a déjà une telle base de révolution dans l'ensemble de notre Union. Et dites-moi, s'il vous plaît, en toute conscience : si les rangs des masses révolutionnaires s'étaient resserrés du Rhin à Vladivostok, quelle force aurait pu les vaincre ? Quelle force aurait pu étouffer les forces vives de l'Allemagne soviétique ? Et comment et pourquoi une révolution prolétarienne victorieuse aurait-elle été bénéfique à l'Allemagne ?

Cette issue révolutionnaire est non seulement possible, mais elle existe historiquement, sous une forme ou une autre.

Mais la position du professeur Pavlov est vraiment une position critique, pire que celle du gouverneur [ ?].

Après avoir trouvé en nous une impasse inexistante, il écrit :

« Lorsque l'auteur parle des perspectives du monde capitaliste, il attire l'attention sur l'orientation de l'énergie et de la pensée de cette Europe capitaliste. Elle a forgé des engins d'extermination extraordinaires, des canons, des avions qui volent seuls et détruisent les villes, etc. C'est vrai, c'est un tableau terrible, et si tous ces moyens d'extermination étaient mis en œuvre, cela menacerait de faire disparaître l'humanité. Bien sûr, les perspectives sont terribles, à moins que l'humanité (!) ne trouve (!!!!) quelque chose (!) d'atténuant (et ?!) ».

Oui, Professeur Pavlov, vous avez consolé l'humanité... !

C'est presque comme Shchedrin :

« La carpe est un poisson humble et idéaliste. Les moines l'aiment. »

« - Il faut que les poissons s'aiment les uns les autres, pêche la carpe, - chacun pour tous, et tous pour chacun - c'est alors que l'harmonie réelle sera réalisée !

« - J'aimerais bien savoir comment toi et ton amour pour le brochet, tu t'approches du brochet ! dit la perche.

« - Je le ferai, mon frère, je le ferai ! - Je connais des mots tels que n'importe quel brochet se transformera en une minute en carpe !

« - Et quel est le mot, dis-moi !

« - Je vais lui demander : savez-vous, brochet, ce qu'est la vertu, et quels devoirs elle impose à l'égard de vos voisins ? »

Hélas ! - Le professeur Pavlov n'a même pas de tels mots.... Et le brochet, comme on le sait, a avalé la carpe.

## **5. Les horreurs des guerres civiles, ou la troisième impasse du professeur Pavlov.**

Offrant à « l'humanité » son « atténuation » (ne voulez-vous pas, citoyens, une « atténuation » à cinquante pour cent ?) - et l'on ne sait pas très bien ce que cette huile de ricin apporte à l'humanité souffrante - le professeur Pavlov s'abat de toutes ses forces sur le remède « atténuant » que sont les guerres civiles. Et puis - c'est manifestement inscrit dans son destin - il se retrouve dans l'impasse suivante, dont le lecteur a sans doute cessé de s'étonner : « l'habitude est une seconde nature ».

Mais, permettez-moi de vous demander, s'exclame I. Pavlov, ce que pourrait faire la révolution prolétarienne dans cette future et terrible situation. Notre adversaire cite une référence à Marx, où celui-ci parle d'une longue période de guerres civiles et de batailles des peuples (« 15, 20, 50 ans »), et pose la question tragique suivante : « Quelle est l'issue ?

« Quelle est l'issue ? La guerre mondiale a duré quatre ans, ce qui a déjà épuisé l'humanité, et Marx prévoit 50 ans, et même de terribles batailles entre les peuples, et même des guerres civiles. Qu'est-ce que c'est que cette issue ? Je ne comprends pas de quelle sorte d'issue il s'agit - 50 ans de guerre entre toutes les nations avec ces moyens d'extermination. Il me semble que dans ces cas ( ?) - bien sûr, cela ne s'applique pas à Marx, mais à Boukharine (merci bien ! *N. B.*) - ils (c'est-à-dire les bolcheviks. *N. B.*) sont séduits dans une certaine mesure par la facilité de la révolution russe, mais je pense qu'il n'y a pas de raisons raisonnables d'être séduits par elle. Sans parler des coûts extraordinaires, la Russie est ruinée pour des décennies... Si le souhait de ce parti se réalisait, il y aurait dans toutes les nations un massacre qui dépasserait de façon incommensurable celui que nous avons connu ».

Cette tirade du professeur Pavlov contient toute une série d'erreurs.

Premièrement. I. Pavlov mélange naïvement une prévision objective avec une norme de comportement. Marx prédit l'époque des guerres mondiales comme une réalité certaine ; Marx

prédit les guerres civiles comme le résultat d'une catastrophe générale qui s'étend sur toute une période. Et Marx dit que dans cette période « de fer », la classe ouvrière devra mener une lutte active qui l'endurcira et « refera sa propre nature ». Ces prédictions étaient-elles vraies ou fausses ? La réponse à cette question est la suivante : elles ont déjà commencé à se réaliser. Et le professeur Pavlov, face à ces faits, prend une pose noble et dit : « Oh, comme c'est mauvais, toutes les batailles, oui les batailles ! Il n'y a pas de paix. »

Admettons. Mais pourquoi imputer toutes ces « batailles » (y compris la guerre mondiale) au prolétariat comme son « issue » ? C'est déjà une absurdité totale, qui n'est justifiée par rien. Marx « suppose ». C'est vrai. Mais « supposer » ne signifie pas « souhaiter ». Nous « supposons » encore que le règne de la propriété privée sacrée conduira encore et toujours à un carnage sanglant. La bourgeoisie, avec son entourage scientifique et technique, ne construit pas des outils et des machines meurtrières pour un jeu d'enfant. Elle ne peut pas faire autrement. Et c'est notre affaire, l'affaire de la classe ouvrière, d'utiliser les crises provoquées par la guerre pour saper ce système maudit pour lequel les guerres, les saisies et le pillage sont aussi caractéristiques que le pouvoir de l'argent, l'oppression des masses, la prostitution de la science et ainsi de suite. Mais faut-il en déduire que la politique sanglante et immonde de la bourgeoisie peut être imputée au prolétariat ? C'est, vous le savez, de la logique, selon Meyerhold, « la logique de la bouffonnerie ». Il est impossible de tirer de pareilles conclusions d'une autre manière.

Deuxièmement. D'où le professeur Pavlov conclut-il que nous sommes « séduits » par la facilité de la révolution russe ? Le Prof. Pavlov, qui ne lit pas les journaux actuels « par souci d'impartialité », est « séduit » par la possibilité de s'accrocher à nous comme si nous étions morts. S'il en savait un peu plus, quelque chose de tout à fait différent lui « sauterait aux yeux ». Car tous les idéologues communistes, Lénine en tête, ont toujours dit qu'il était plus difficile de gagner à l'Ouest, mais plus facile de construire. Il est plus difficile de gagner parce que la bourgeoisie est beaucoup plus forte, plus intelligente, plus puissante, plus entraînée, plus expérimentée ; parce que la paysannerie est dans une large mesure différente de la nôtre ; parce que les gens sont désarmés, etc. Tout cela a été dit des milliers de fois par chacun d'entre nous, mais le professeur Pavlov, comme vous pouvez le constater, « semble » penser que nous pensons « tout le contraire ». Bien sûr, si vous considérez vos discours comme des graines à décortiquer (crachez les graines dans un coin, et c'est bon), alors c'est une autre affaire. Mais le professeur Pavlov est un scientifique sérieux, respecté et remarquable. Voilà ce que cela signifie : « Nous ne lisons pas les journaux, mais je me permets de juger et de condamner ».

Troisièmement. Le Prof. Pavlov s'appuie sur les coûts de la révolution. Mais il est déjà clair, d'après ce qui précède, qu'il se trompe complètement sur l'équilibre de ces coûts. Il obtient l'image suivante :

I Bourgeoisie	La bourgeoisie allemande est responsable du déclenchement de la guerre.
4 ans de guerre mondiale.	
Ils ont épuisé l'humanité.	

## II Prolétariat

50 ans de grandes guerres internationales et civiles.

Elles épuiseront complètement l'humanité.

C'est ce que propose Marx au nom du prolétariat, et avec lui tous les communistes.

Et l'académicien Pavlov en tire la conclusion suivante : puisque 50 est supérieur à 4, la solution « prolétarienne » est une pure folie. Tout cela serait vrai si les « calculs » de l'académicien Pavlov étaient au moins un peu conformes à la vérité. Mais ce « calcul » a pour propriété fondamentale de ne refléter ni d'exprimer aucune réalité. L'image correcte du calcul serait la suivante :

### 1. la bourgeoisie.

4 années de guerre mondiale.  
Le chaos de l'après-Versailles.  
Nouvelles guerres inévitables.  
L'effondrement culturel de l'Europe, et peut-être d'un cercle culturel beaucoup plus large.  
Tout cela dure « 15, 20, 50 ans ».

### 2. Le prolétariat.

La révolution victorieuse en Russie et une série de révolutions dans d'autres pays.  
Les inévitables soulèvements.  
Le sauvetage de la destruction de l'Europe (et peut-être de l'ensemble du monde culturel).  
Tout cela dure « 15, 20, 50 ans ».

Le « coût de la révolution » sera-t-il lourd ? Oui, très lourd. Mais si nous les comparons aux coups infligés à l'humanité par la guerre impérialiste mondiale, après tout, ce sont « deux grandes différences ». La guerre mondiale (la première !) a coûté à l'humanité 10 millions de morts et 20 à 30 millions de blessés<sup>25</sup>. La Russie a perdu 2,5 millions de morts à elle seule<sup>26</sup>. Imaginez, s'il vous plaît, un nouveau cycle de guerre mondiale, basé sur de nouvelles inventions (gaz, télé-bombes, avions autoguidés et autres produits du génie humain). Face à cela, que sont les « révolutions éprouvantes » ? On ne peut pas être une autruche, même si l'autruche est un bon oiseau et qu'elle a une belle queue. Si nous ne détruisons pas le pouvoir du capital, nous courons à la ruine - c'est ce qu'il faut graver dans tous les cerveaux pensants. Et au nom de la sécurité de l'humanité, nous devons faire les sacrifices exigés par la révolution.

Le professeur Pavlov, après avoir décrit, non sans vivacité, comment la bourgeoisie luttera, avec les scientifiques, contre la « masse matérielle », comment la guerre civile « traversera toute la nation », comment les cercles dirigeants découvriront la « cohérence de l'action » dans la répression du prolétariat, etc..., termine avec son refrain habituel :

---

25                    Jahrbuch für Politik Wirtschaft-Arbeiterbewegung 1922-23, S. 223.

26                    Calcul de Döring. Voir *Économie mondiale pour la période de 1913 à 1921*. Statist, Yearbook, édité par le professeur Falkner.

« Qu'est-ce qui en sort ? Une fois de plus, je suis perplexe, une fois de plus, je ne peux pas comprendre comment cette terrible question (de) ce qui arrivera à l'humanité sera résolue avec l'aide (!) de cette guerre civile et internationale de 50 ans ».

Et c'est ainsi que notre pays a été sauvé « avec l'aide » de la révolution russe. Ni plus ni moins.

Encore une petite remarque. Le Prof. Pavlov déclare en passant que « la Russie est ruinée pour des décennies ». D'où vient une telle prophétie ? Quelles considérations, quels chiffres, quelles données objectives confirment ce pessimisme ? A notre avis, l'URSS sera l'Etat européen le plus puissant dans cinq ou six ans. Comme le professeur Pavlov ne lit pas nos journaux, il doit évidemment travailler avec des données dont l'histoire est « sombre et obscure ». Dans ce cas, il n'est pas inutile de consulter quelques tablettes. Les sénateurs américains, les prêteurs français, les marchands britanniques ne souffrent pas d'un tel daltonisme que le professeur Pavlov. Pourquoi ? Parce qu'ils se familiarisent avec notre vie à partir de sources un peu plus appropriées qu'un appartement et un laboratoire de physiologie.

Le blocus a été levé, Professeur ! Et il est grand temps que vous leviez le blocus de nos journaux, de notre public « actuel ». L'ancien, « impartial », celui qui est toujours contre la « masse matérielle » humaine, est mort. Et il ne peut être ressuscité par aucun doute ni aucune lamentation.

## **6. Notre construction culturelle. La quatrième et dernière impasse du professeur Pavlov.**

Dans ma brochure, j'ai dit que la classe ouvrière ne sauvera pas seulement le monde, qu'elle ne construira pas seulement les bases de nouvelles relations économiques, mais qu'elle créera aussi de nouvelles formes de travail culturel, qu'elle réalisera de nouveaux principes culturels. Il s'agit de comprendre le lien de toute discipline scientifique et de toute branche idéologique avec la vie, d'une part, et de surmonter l'anarchie de la production culturelle et intellectuelle, d'autre part.

Le Prof. Pavlov déclare que ce problème « l'occupe beaucoup ». Le Prof. Pavlov me fait l'honneur de reconnaître que mes propos contiennent « beaucoup de choses sensées ». Le professeur Pavlov apprécie particulièrement l'affirmation selon laquelle la classe ouvrière est « inculte par rapport à la bourgeoisie ». Après avoir cité ces mots, le professeur Pavlov déballe immédiatement son sac et déclare qu'il se trouve à nouveau dans une impasse.

« Voici ses paroles (c'est-à-dire celles de Boukharine, *N.B.*). Et à côté de cela, je trouve tout à fait incompréhensible que cette classe ouvrière, qui ne sait absolument rien, puisse d'une manière ou d'une autre mettre sur ses épaules la destruction de l'anarchie de la production culturelle-individuelle. Il s'agit là d'une contradiction sans issue. Cette anarchie ne peut être éliminée que par quelqu'un qui comprend quelque chose à ce travail, et si quelqu'un ne sait rien, comment éliminera-t-il cette anarchie ? Je suis à nouveau dans une impasse, je ne comprends rien... ».

Malheureusement, cette dernière position est tout à fait vraie, correspond à la réalité et - permettez-moi de répondre par un compliment à un compliment - est, il est vrai, une « chose

sensée ». Essayons de clarifier et de dépasser cette réalité, qui n'est pas très favorable au professeur Pavlov.

Il est courant d'expliquer, vous le savez, d'abord par des exemples. Nous commencerons donc par des exemples.

La classe ouvrière connaissait-elle la gestion de l'État ? Non. Les « enfants de cuisinier<sup>27</sup> » étaient même tenus à l'écart de l'école. La classe ouvrière était-elle ignorante par rapport à la bourgeoisie ? Elle l'était. A-t-elle « mis sur ses épaules » la gestion de l'État ? [Elle l'a] « mis sur ses épaules ». Tout cela est admis par le professeur Pavlov lui-même.

Permettez-moi ! Où est votre « contradiction sans issue » ? Comment ce miracle s'est-il produit, à savoir que les ignorants ont divisé l'ennemi et se tiennent fermement, comme de jeunes chênes, sur la terre conquise ? La réponse est simple, professeur Pavlov : ils ne savaient pas - ils ont appris ; ils n'ont pas étudié - ils ont étudié et appris ; ils ne savaient pas comment faire, et ils ont réussi à le faire.

C'est tout. Certains esprits bourgeois très honorables et respectés affirment même que nous avons le gouvernement le plus intelligent (voir, par exemple, le raisonnement du comte Keyserling). Laissons cette question de côté. Mais nul ne contestera que le seul fait de notre victoire et de notre renforcement en dit long sur la direction de notre classe, n'est-ce pas ?

Autre exemple. La classe ouvrière savait-elle construire une armée ? Non. Le corps des officiers était recruté non pas parmi les travailleurs, comme le sait bien I. Pavlov (les journaux « de l'époque » qu'il lisait !), mais principalement parmi les nobles. Les généraux issus de l'entreprise semblaient d'ailleurs un peu rares, n'est-ce pas ? Quant aux révolutionnaires non scientifiques, ils n'avaient pas à commander des armées. Mais regardez-moi ça ! La classe ouvrière s'est-elle « imposé » un tel fardeau ? [Elle se l'est] « imposé ». Et imaginez : elle a construit une armée, l'a commandée, l'a menée victorieusement à la bataille, a reçu la reconnaissance totale et inconditionnelle de l'ennemi (nous recommandons au professeur Pavlov de lire les critiques des généraux blancs sur l'Armée rouge - une lecture très instructive). Encore une fois, quel est le miracle ? S'agit-il d'une « contradiction sans issue » ? Bien sûr, c'est une contradiction, mais seulement du point de vue d'une logique statique, purement formelle, si je puis dire, qui - pour le dire en termes hégéliens - ne connaît pas la catégorie du « devenir ». Et l'énigme est à nouveau simplement résolue : nous avons appris, Professeur Pavlov ! Et ils ont si bien appris qu'ils se sont révélés plus adaptés aux nouvelles conditions de la guerre que les Kolchak, Wrangel, Yudenich et autres, qui, pourrait-on dire, « participaient au combat ».

Troisième exemple. La classe ouvrière a-t-elle géré des unités industrielles et commerciales, des banques, des coopératives, etc.

Non. Elle était ignorante. Elle a fait beaucoup de bêtises quand elle s'est lancée dans ce métier. Mais aujourd'hui, elle a appris et s'est remise sur pied. Elle continue d'étudier, mais elle se tient déjà avec confiance sur un terrain complètement nouveau pour elle.

---

27 «Кухаркины дети» fait référence à une *circulaire* émis en 1887 par le ministre de l'Éducation de l'Empire russe, Ivan Delyanov. Ce document, souvent appelé «*circulaire sur les enfants de cuisinières*», visait à restreindre l'accès à l'éducation secondaire (gymnases) pour les enfants issus de milieux modestes, tels que les cochers, les valets, les cuisiniers et les petits commerçants. Lénine, plus tard, a promis le pouvoir aux cuisinières...

Et maintenant, posons-nous la question : dans tous ces domaines, la classe ouvrière a-t-elle apporté quelque chose de propre, quelque chose de nouveau ? Il est clair que oui : L'Armée rouge est très différente de l'Armée blanche ; le système soviétique est très différent de ce qu'on appelle l'État parlementaire ; notre économie est très éloignée de l'économie privée de la bourgeoisie. Et ainsi de suite.

Il est intéressant de savoir pourquoi la culture fait l'objet d'un tel « tabou » que les « perdants » ne peuvent rien faire, rien apprendre ? Où est la tentative (au moins une tentative !) de prouver cela ? Hélas ! - il n'y a pas l'ombre d'une preuve, à moins que l'on ne considère les phrases et les mots de colère comme des preuves.

La colère du professeur Pavlov est terriblement féroce.

« Les gens ont imaginé, écrit-il à notre sujet, qu'ils pouvaient, malgré la déclaration de leur ignorance, reconstruire l'ensemble de l'éducation actuelle. »

Passion-mordasti ! [Страсти-мордасти! – exclamation intraduisible ! ?] Quelle horreur, en effet ! Et nous la reconstruirons selon nos besoins, nous la reconstruirons à coup sûr ! Nous nous reconstruirons comme nous nous sommes reconstruits, comme nous avons reconstruit l'État, comme nous avons reconstruit l'armée, comme nous avons reconstruit l'économie, comme nous avons reconstruit la « Russie [profonde – dans un sens péjoratif] » des « Fedorushka-Varvarushka » en une masse de gens actifs, pleins de volonté, en croissance rapide, assoiffés de vie, qui n'ont gagné qu'aujourd'hui la possibilité d'un véritable développement.

En substance, le professeur Pavlov s'oppose-t-il à ce que j'ai appelé dans ma brochure les principes de la culture prolétarienne ? Non, il ne s'y oppose pas. A-t-il lui-même reconnu la nécessité d'un lien entre les différents champs idéologiques (« la destruction de l'anarchie de la production intellectuelle ») et d'une conscience claire de la valeur pratique des constructions scientifiques, etc ?

On peut dire qu'il l'a reconnu. La bourgeoisie peut-elle résoudre ces problèmes ? Selon nous, elle ne le peut pas. S'il fallait ici des preuves, nous pourrions en citer beaucoup. La science bourgeoise moderne, de la plus abstraite à la plus « pratique », comme la technologie, se débat en vain à la recherche de synthèses et n'en trouve pas. Il en est de même dans le domaine de l'art. De tous côtés, on se plaint, on parle et on se lamente sur la crise de la « culture spirituelle », sur l'« impasse », etc. S'agit-il d'un accident ? Dans l'un de ses derniers ouvrages, l'éminent sociologue allemand Georg Simmel parle de la crise spirituelle générale qui, selon lui, est le résultat du conflit entre la « vie » et les formes de vie existantes. Si l'on traduit cette abstraction philosophique dans le langage du concret, on obtient ceci : le système bourgeois, avec son anarchie industrielle et sa fragmentation, qui est encore intensifiée par le processus de désintégration de ses formes, ne peut plus résoudre les problèmes synthétiques. C'est pourquoi sa culture va vers le bas. C'est pourquoi la croissance de la culture doit avoir comme condition historique préalable la domination de la classe ouvrière.

Mais le professeur Pavlov n'a pas le temps de s'occuper de questions aussi nobles. Il prend notre pratique comme point de départ de son attaque et s'adresse à nous - dans notre traduction libre - de la manière suivante : « Vous chantez bien, vous vous asseyez quelque part ? ». Il s'avère que nous « nous asseyons » très mal, même si nous « chantons » bien, peut-être.

« Aujourd'hui, on donne des sommes énormes pour quelque chose, par exemple pour le Japon, dans l'espoir d'une révolution mondiale, et à côté de cela, notre laboratoire académique reçoit trois roubles en or par mois.... Il faut donner raisonnablement, il faut comprendre pour faire, le sens de la biologie, le sens d'une autre question, etc. Il n'y a rien de tout cela ».

Et plus loin, encore plus en colère :

« Et si cette même science doit être dorlotée par des gens qui avouent eux-mêmes qu'ils ne connaissent rien à cette science, qu'en résultera-t-il ? N'est-ce pas là un danger extrême pour la science ? »

Il convient ici d'être clair.

Tout d'abord, comment le professeur Pavlov a-t-il eu connaissance de « sommes énormes » pour le « Japon » ? Il ne lit pas les journaux. Qu'est-ce qu'une « connaissance lui a dit » ? De telles méthodes sont-elles dignes d'un scientifique militant ? Est-ce une bonne chose ?

Ensuite. Nous avons en effet apporté une aide répétée aux travailleurs de différents pays. Ne nous ont-ils pas aidés ? Ne nous ont-ils pas aidés à lutter contre l'intervention et le blocus ? N'ont-ils pas recueilli des miettes pendant la terrible année de famine ? N'ont-ils pas aidé, n'ont-ils pas forcé un certain nombre d'États à nous reconnaître comme une grande puissance ? On ne peut pas avoir une vision aussi myope de la question. Vous ne pouvez pas ne pas voir les grandes questions qui parfois décident de tout.

Le professeur Pavlov, comme beaucoup de professeurs, ne voit pas cette grande stratégie, historiquement nécessaire, de la classe ouvrière : ce n'est pas son affaire.

Quand il y a une lutte, il faut souvent tout sacrifier pour les besoins de cette lutte immédiate, même si économiquement c'est irrationnel du point de vue du jour. Mais si l'issue positive de la lutte est une condition nécessaire pour tout le reste, alors il n'y a pas de choix : il faut tout sacrifier.

D'un point de vue statique et du point de vue du raisonnement « en général », cela n'a pas de sens que nous ayons dépensé plus pour la défense que pour l'éducation. Mais ce n'est pas dénué de sens du point de vue de l'ensemble de notre entreprise, qui bouleverse l'ancien *statu quo* ; ce n'est pas dénué de sens du point de vue de l'histoire. Pour le comprendre, il faut avoir des horizons plus larges que ceux du « laboratoire et de la paillasse », il faut aller au-delà d'une spécialité étroite, il ne faut pas s'enfermer entre quatre murs, il faut essayer de comprendre les événements dans leur conditionnalité réciproque, dans leur mouvement, dans leur portée - même si c'est difficile - universelle.... Il va de soi que tout ce qui précède n'excuse pas les erreurs individuelles, les « coups de torchon » excessifs, les cas spécifiques et généraux d'inaptitude et d'inexpérience. Ce sont les « coûts d'apprentissage », très lourds, mais temporaires. Ils ne tranchent pas la question. Le Prof. Pavlov mène une attaque contre tout le système et contre les dirigeants communistes, qui « ne connaissent rien de cette science ».

En ce qui concerne nos cercles dirigeants, nous osons assurer au professeur Pavlov qu'ils en savent beaucoup plus en biologie et en physiologie que le professeur Pavlov en sciences sociales, et le professeur Pavlov est tout à fait infondé à faire des déclarations aussi catégoriques. Mais nous reconnaissons que toute notre classe est encore très peu cultivée.

Néanmoins, nous ne pouvons pas accuser notre classe dans son ensemble de « piétiner » la science. Pour cela, il suffirait de lire quelques documents, tels que le programme de notre parti, un certain nombre de résolutions des syndicats, les organes du pouvoir soviétique, les diverses conférences et réunions de travailleurs, etc... Nous avons fait et nous faisons encore beaucoup d'erreurs. Mais la ligne de notre politique est absolument correcte. Il n'y a pas de danger pour la science : il n'y a de danger que pour ces préjugés prétendument scientifiques qui dressent les « hommes d'intelligence et de connaissance » contre les « masses matérielles ». Il y a là un danger énorme pour ces choses, et il sera éminemment bon que ce danger pour elles soit transformé en leur ruine.

Et il n'est pas nuisible de vérifier ses positions par des faits - en cela, nous sommes tout à fait d'accord avec le professeur Pavlov. Et non pas par des faits isolés, sortis du contexte général, mais par des totaux, selon toutes les règles de la « loi des grands nombres ». Que peut dire le professeur Pavlov sur le fait que notre courbe culturelle et scientifique s'est infléchie au cours des deux dernières années ? Il suffit de regarder les chiffres des livres, des revues, des publications spéciales, etc. pour se rendre compte de la rapidité de notre croissance.

Est-il possible de le nier ? Où est le danger ? N'est-ce pas la preuve que, là aussi, nous avons déjà appris quelque chose, que nous sommes déjà en train de sortir de cette « contradiction sans issue » qui a tant effrayé le professeur Pavlov et nous-mêmes ? Après tout, il a explicitement déclaré que notre politique « conduit à la destruction de la culture russe » - rien de plus, rien de moins. Le professeur Pavlov pense que les communistes agissent uniquement selon le principe : « Ouvrez votre épaule, ouvrez vos bras ! ». N'est-il pas temps, au moins maintenant, d'abandonner cette notion, pour le moins « erronée » ?

Le professeur Pavlov est totalement déprimé par le fait que les étudiants soient admis selon leur classe dans les établissements d'enseignement supérieur. « Le niveau d'éducation sera extrêmement abaissé, grâce à... l'incohérence (dans) l'acquisition des connaissances ». D'autre part, « la masse des personnes formées [...] est exclue de l'école, elle est soumise à toutes sortes de difficultés ».

Si nous laissons de côté tous les « excès » et discutons des fondements de notre politique (accueil selon les classes, etc.), nous ne pouvons pas sortir ce problème de l'ensemble du contexte de nos tâches. Tant le développement des forces productives de notre pays que le développement de la culture intellectuelle dans ce pays sont théoriquement possibles sous deux formes : bourgeoise et prolétarienne. Si la croissance des cadres (dirigeants, administratifs, idéologiquement « commandants », etc.) devait suivre la ligne anti-prolétarienne (ce qui n'implique pas toujours une idéologie consciemment anti-prolétarienne), nous glisserions inévitablement sur les traces de « *Changement de jalons*<sup>28</sup> » vers l'objectif « idéal » de la bourgeoisie libérale : le capitalisme « sain » dans l'économie, le soi-disant « état de droit » dans la superstructure politique. Mais nous avons des raisons absolument suffisantes de lutter contre ces tendances à la dégénérescence. Il va sans dire que sans réponse à cette question cardinale (socialisme ou capitalisme), il est inconcevable de comprendre les questions dérivées. Il n'y a pas de croissance des forces productives « en général », mais une croissance des forces productives sous des formes absolument définies, dans une enveloppe historique absolument concrète. Il en va de même pour la culture intellectuelle. Nous avons

---

28 *Changements de jalons* est le nom d'un recueil de textes et d'une revue de l'émigration parue à Prague en 1921. Le juriste Nikolaï Oustrialiov (1890-1937), lui-même ancien de l'armée « blanche » de Kolchak et exilé à Harbin, en Mandchourie, y soutenait l'idée d'une réconciliation avec les bolcheviks. Revenu effectivement en 1935, il disparaîtra dans les purges de 1937.

déjà écrit que nous n'aimerions pas du tout jouer le rôle de fumier pour un nouveau cycle de développement capitaliste, qui conduirait inévitablement à une nouvelle et nouvelle catastrophe. La chanson du « taureau blanc<sup>29</sup> » à « l'échelle mondiale » est trop tragique. Nous poursuivons fermement une politique de destruction et de dépassement du système capitaliste. C'est pourquoi toute la logique, tant formelle que dialectique, est de notre côté.

L'erreur de l'académicien Pavlov est de contourner la question fondamentale, celle de l'essence sociale de tel ou tel ordre social. Et il est inadmissible de contourner cette question.

Il est clair que d'un point de vue « neutre » (en fait bourgeois), une préférence de classe pour un milieu globalement *moins* cultivé et *moins* préparé semble ridicule, et si l'on reste dans le cadre d'un tel point de vue, les communistes peuvent effectivement être considérés comme des fous furieux.

Mais voilà, notre politique est basée sur une prémisse très précise. Nous avons besoin de tels cadres et d'une reproduction constante de tels éléments de cadres, qui mèneront une politique prolétarienne sur tous les points de l'échiquier du travail sur lesquels ils devront être placés plus tard. La garantie d'une telle politique est une certaine vaccination de classe sociale, c'est-à-dire l'origine sociale. D'où la « préférence de classe ». Certes, on « perd » provisoirement en qualification, « indépendamment » de l'évaluation sociale, mais on a une solide garantie que le train roulera sur des rails fiables et ne déraillera pas quelque part. Qu'y a-t-il de surprenant et d'incompréhensible ? Qu'y a-t-il d'incompréhensible dans le fait qu'après avoir commencé la révolution socialiste, nous la réalisons dans tous les domaines qui jouent un rôle essentiel dans le processus de production de l'ensemble de la vie sociale ?

Encore une fois : bien sûr, pour comprendre cela, il faut comprendre la logique interne de ce processus dans son ensemble. Et, au contraire, sans une compréhension préalable de l'ensemble du processus, c'est-à-dire de l'orbite de base sur laquelle se déplace notre politique dans son ensemble, il est absolument impossible de comprendre un événement aussi particulier (lié à des « dépenses » tout à fait singulières et spécifiques) que la préférence de classe dans nos universités.

Parmi ces « dépenses », il convient d'inclure celle mentionnée par Acad. Pavlov, à savoir l'abaissement du niveau des travailleurs qualifiés produits par les universités. D'une manière générale, la révolution, dans sa première phase, s'est certainement accompagnée d'une destruction dans ce domaine, c'est-à-dire dans le domaine de la production de forces intellectuelles qualifiées. Aujourd'hui, nous constatons des progrès rapides dans ce domaine également. Mais il est important de noter que la révolution a néanmoins créé des conditions préalables, tout à fait inédites, pour l'épanouissement rapide de la vie culturelle. *L'intensité* de la culture a diminué. Mais son *étendue* a énormément augmenté, malgré l'ancienne ruine matérielle. Le psychisme des masses est devenu beaucoup plus mobile, beaucoup moins oblique ; les horizons se sont énormément élargis ; la volonté s'est endurcie ; l'expérience s'est enrichie de façon incommensurable. La littérature politique, puis économique, jetée dans les grandes masses, le réseau des clubs, des cercles, etc., les méthodes de propagande et d'agitation de masse, l'Armée Rouge, passant par des centaines de milliers et des millions de personnes, etc..., tout cela dans son ensemble a produit un énorme changement culturel, dont les résultats se reflètent au moins dans le bouleversement qui s'est produit dans la langue de notre paysannerie, la force la plus massive et la moins cultivée de notre société. Est-il difficile

---

29 Expression qui, en Russie, désigne les contes qui se terminent toujours de la même façon. Ici par le maintien d'une exploitation capitaliste...

de se rendre compte que cette énorme extension de la culture est la plus grande conquête culturelle, dont les fruits ne manqueront pas de se répercuter dans le temps ? N'est-il pas évident qu'il s'agit là du fondement d'un épanouissement culturel sans précédent à l'avenir ?

Il convient ici de soulever une question d'ordre général, qui a une incidence directe sur le problème qui nous occupe. D'une manière générale, un tel système et un tel ordre des choses contribuent au maximum au développement social qui, à un niveau donné de développement des forces productives, donne la possibilité d'un développement culturel et d'une sélection culturelle au plus grand nombre de personnes. Plus ce champ de sélection est large, mieux c'est, toutes choses égales par ailleurs.

Et là, notre révolution a fait une vraie grande révolution. Elle n'a pas encore rattrapé le niveau de développement économique d'avant-guerre, elle n'a pas encore assuré le niveau de vie [standart – sic – of life, en Anglais dans le texte] d'avant-guerre. Mais elle a déjà élargi le champ de la sélection dans une mesure gigantesque, elle a pour la première fois impliqué les masses prolétariennes et paysannes les plus larges dans le renouvellement culturel, rendant possible une sélection non pas parmi les « dix mille supérieurs » mais parmi les millions « inférieurs ». Les organisations telles que le Parti, les syndicats, les comités de production, les clubs, etc., qui dirigent le flux de personnes vers nos institutions d'enseignement supérieur, ne sont rien d'autre qu'une école immense et inconnue jusqu'à présent, qui sélectionne les personnes au cœur même de la vie.

Cette conquête, nous l'avons déjà : elle est solide, elle est indéniable. Et si, au début, nous n'avons pas assez d'étudiants « à part entière », ces étudiants insuffisamment « à part entière » auront un avantage indéniable sur les anciens étudiants : ils seront liés à la vie, à la pratique, à la participation active à la construction sociale. Cette caractéristique peut mécontenter les scientifiques - les « olympiens », auxquels le bourdonnement de la vie ne parvient pas (et d'ailleurs, les olympiens sont toujours durs de l'oreille gauche). Mais cette insatisfaction n'est que la preuve de leur retard. L'avenir appartient - on commence déjà à le comprendre dans les milieux bourgeois - non pas aux héros de la philosophie spéculative, dont la spéculation ne vaut guère mieux que la spéculation vulgaire et prosaïque du marché, mais aux gens qui sont liés à la pratique, qui ont la science comme instrument de cette pratique, et non pas comme une soupe talmudique ou une « limonade sucrée en été ». La classe ouvrière, elle, a la pratique dans le sang. Et cette synthèse de la théorie et de la pratique que la classe ouvrière a réalisée dans les sciences sociales (c'est-à-dire dans la théorie des sciences sociales et dans la politique scientifique de la classe ouvrière), elle va sans aucun doute conquérir un domaine après l'autre, étape par étape. Ce processus a déjà commencé. Le gouvernail n'a-t-il pas été tourné par notre puissance étatique dans le sens de l'hégémonie du matérialisme et d'une lutte décisive contre les fantômes fantastiques de la religion, de la métaphysique idéaliste et d'autres « excréments » berdiaeviennes du même genre ?

Cette hégémonie de la science expérimentale, de la vision matérialiste, de l'éducation et de la formation matérialistes est-elle un fait positif ou négatif ?

Une telle question est d'une grande importance. Bien sûr, les bavards oisifs de la « pensée » « démocratique », si je puis dire, ne manquent pas de parler à cette occasion de la tyrannie dictatoriale et du viol de toutes les libertés. Mais ce n'est rien d'autre que la même pensée vulgaire, fétichiste et - soyons francs - *barbare* du point de vue historique que la pensée de M. Berdyaev sur la « nourriture eucharistique ». Les gens pensent que c'est extrêmement intelligent. Mais en fait, malgré tout le raffinement des auteurs, nous avons devant nous une

idéologie digne de l'âge de pierre, à laquelle les scientifiques « impartiaux » bourgeois n'hésitent pas à faire appel de nos jours. Mais comment y associer les vues scientifiques du professeur Pavlov lui-même ? Telle est la question<sup>30</sup>.

## **Conclusion.**

Bien que nous n'ayons pas été et ne soyons pas distingués par la vertu chrétienne, nous avons tout de même fait de notre mieux pour aider notre adversaire à sortir de ses nombreuses impasses et fosses. Car ce n'est pas l'impératif catégorique de Kant ou les préceptes de la morale chrétienne qui l'exigeaient de nous, mais l'opportunisme révolutionnaire. La classe ouvrière, contrairement au professeur Pavlov, n'a pas eu et n'a pas l'intention de marcher en canaille sur la science : mais elle rejette de la manière la plus catégorique le charlatanisme quasi-scientifique qui fleurit maintenant dans les champs ensanglantés de l'Europe, et dans lequel certains intellectuels russes attristés voient le dernier mot de la révélation divine. La classe ouvrière est directement intéressée à ce que les meilleures traditions de la science - et les meilleures traditions de la science sont liées à la recherche expérimentale, au matérialisme, à la lutte contre toute métaphysique - à ce que ces meilleures traditions de la science soient tissées et fusionnées en un seul courant grâce aux efforts du prolétariat victorieux et de ses étudiants. C'est ainsi que nous avons entrepris de répondre au professeur Pavlov, ce remarquable représentant de la science honnête. Un péché lui était arrivé, non seulement du point de vue du communisme, mais aussi du point de vue de la méthode objective qu'il défend si brillamment lorsqu'il s'agit des glandes salivaires, et qu'il oublie si complètement lorsqu'il s'agit d'analyser les événements de la vie sociale. Pendant tout ce temps, nous n'avons fait que jeter au professeur Pavlov la bouée de sauvetage de la méthode objective dans les fosses où il est tombé. « Une corde est une simple corde », mais cette "corde" aide à sortir des puits non seulement dans le domaine de la physiologie expérimentale...

Mais au moins de temps en temps, il serait très utile de quitter l'appartement et le laboratoire pour prendre l'air. Certes, Zarathoustra n'en parle pas, mais la médecine l'affirme « avec beaucoup de persévérance » et, osons le penser, non sans raison.